Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La population arménienne de la région comprise entre la Mer noire et Karin (Erzeroum)

Tašean, Yakovbos

Vienne, 1922

urn:nbn:de:hbz:5:1-141631

Visual Library

Goussen

3238

1926

Goussen 3238

G. 3238

La population arménienne de la région comprise entre la mer Noire et Karin (Erzeroum).

Rapide coup d'œil historique et ethnographique

par

le P. Jacobus Vard. Dashian.

Traduit de l'arménien

par

FRÉDÉRIC MACLER.

VIENNE.
Imprimerie des Méchitharistes.
1922.

3238

Avertissement du traducteur.

L'éminent savant qu'est le P. Dashian, de la Congrégation Méchithariste de Vienne (Autriche), a publié naguère une brochure intéressante sur le caractère arménien des populations qui vivent sur le territoire compris entre la mer Noire et Erzeroum [1]. Cette publication, qui porte modestement le sous-titre de «un léger coup d'œil», mérite d'être connue et de ne pas rester accessible seulement aux Arméniens et à ceux, peu nombreux, qui sont en état de la lire dans le texte original.

Ayant traduit cette brochure pour mon instruction personnelle, il m'a paru que je rendrais service en publiant ma traduction.

[1] Հայ բնակչութիւնը Սեւ Ծովէն մինչեւ կարին: Պատմական-ազգագրական հարեւանցի ակնարկ մը: Գրեց Հ. Յակովբոս Վ. Տաշեան, Մխիթ. Ուխտէն (Վիեննա, Մխիթարեան տպարան 1921), in-16, 84 pages (Ազգային Մատենադարան, Ղ).

Cette brochure confirme les renseignements fournis par Hakovb Karnétsi (Jacob d'Erzeroum)[1], et elle n'infirme pas ce que j'ai écrit sur Erzeroum, dans la *Correspondance d'Orient*, No. 239, 15 juin 1920, p. 489—494. Elle éclairera ceux qui ne veulent pas fermer les yeux à l'évidence.

F. M.

[1] Voir *Journal asiatique*, mars-avril 1919, p. 153—237.

Avertissement de l'auteur.

Cet aperçu succinct, écrit sur le conseil d'un ami qui s'occupe de philologie, est extrait d'un travail vaste et de longue haleine qui concerne les provinces limitrophes du Nord-ouest de l'Arménie, c'est-à-dire particulièrement la Petite Arménie, considérée dans un sens à la fois restreint et large (la province actuelle de Sivas), Khaghtiq (la province de Trébizonde), Taïq (le bassin du Djorokh), — et les parties limitrophes de la Haute-Arménie.

Lorsqu'il nous sera possible d'achever et de publier l'étude historique, topographique et ethnographique de ces régions, nous aurons l'occasion de présenter des éclaircissements, avec nombreuses preuves à l'appui, sur l'origine, le développement et l'état actuel de l'islamisme arménien (haï mahmétakanouthioun).

Dans cet aperçu, on ne traite d'un point de vue large que le coup d'œil historique en

général ; le reste a spécialement en vue une petite région, celle qui s'étend de Rizeh à Erzeroum. Il va sans dire que, partout où il est question de l'état actuel des populations, il faut se reporter aux années 1910/1911, époque à laquelle nous pûmes vérifier personnellement tous nos renseignements, au cours d'un voyage dans cette région.

P. J. D.

La population arménienne, de la mer Noire à Erzeroum.

(Un coup d'œil rapide [1].)

On ignore généralement que sur les rives de la mer Noire, où se trouvent encore des Arméniens en assez grand nombre, il y avait autrefois une population arménienne particulièrement dense dans les vallées qui descendent des chaînes pontiques vers la mer, surtout sur les hauteurs, et, en particulier, de *l'est de Trébizonde jusqu'à l'est de Rizeh.* Au cours du XVIII[e] siècle, à la suite de massacres sanglants, cette population arménienne fut *obligée d'embrasser la religion musulmane;* mais elle a conservé, dans une forte proportion, son caractère arménien et, du moins pour une bonne part, *la langue arménienne.*

En particulier, le *Hamchên* arménien (sur les cartes *Hemschin*, forme turque) est une région très peu connue : la carte de Kiepert, qui est la plus récente et la meilleure, indique

[1] Dashian, op. cit., p. 7.

cet endroit par un grand blanc[1]. Cependant un savant célèbre avait traversé ce pays; le géologue Koch[2] avait fait l'ascension de la chaîne pontique par le chemin ordinaire des indigènes, pour redescendre par Sper (en turc: *Ispir*) sur le fleuve Djorokh (Tchorokh). Il était revenu par des chemins difficiles, en passant par Khéwak (*Kévak*, sur la carte), vers les vallées impraticables du Hamchên, et finalement avait atteint Atina[3]. Le livre de Koch, bien que d'une façon sporadique, donne aussi des renseignements sur l'islamisme forcé auquel le peuple arménien a été contraint sur les deux versants de cette chaîne. Les renseignements recueillis par Koch proviennent de ces «Mahométans» dont il était l'hôte, et non des chrétiens arméniens qui, en grand nombre, vivent,

---

[1] Richard Kiepert: *Karte von Kleinasien.* A VI Tirabzon. Pour le Taïq, en plus une carte spéciale. B VI Erzeroum. K = les cartes de Kiepert.

[2] Dr. Karl Koch, *Wanderungen im Oriente während der Jahre 1843 und 1844.* II. Reise im pontischen Gebirge und Türkisch-Armenien (Weimar, 1846); en particulier, p. 1—118, 235 et suiv.

[3] Ce chemin, ainsi que les autres routes mentionnées dans notre «Coup d'œil», a été sommairement et assez bien décrit par Charles Wilson: *Handbook for travellers in Asia Minor, Transcaucasia, Persia,* etc. (London, 1905), particulièrement p. 200—219.

avec leurs congénères islamisés, dans la région qui s'étend des monts du Pont à Erzeroum. Nous voudrions dire quelques mots à propos de cette ligne qui s'étage, de Rizeh à Erzeroum, sur une longueur de 250 kilomètres. Originaire nous-même de cette chaîne de montagne (Khotrtjour), nous avons eu ensuite l'occasion, en 1910, de traverser, par différentes voies, une grande partie de ces districts, et depuis longtemps nous avons consacré nos recherches à en étudier le passé.

I

Aperçu historique.

Il était inévitable que la race arménienne, débordant ses frontières, entrât en relation aves les rivages de la mer Noire, qui en étaient peu éloignés; et, en effet, dès la plus haute antiquité, à l'époque où l'Arménie apparaît pour la première fois dans l'histoire sous le nom d'*Armenia*, les bords de la mer Noire où se trouve l'arménien Hamchên en faisaient partie. Au temps de Darius, l'Arménie formait deux satrapies: la satrapie orientale (XVIII[e] satrapie), où habitaient les Alarodiens et les Saspirs, s'étendait jusqu'en Kolquis [Colchide] (Hérodote, III, 94; IV, 37 etc.), par conséquent jusque dans

la région actuelle de Batoum — et la satrapie occidentale (XIII[e] Satrapie ou Circonscription des Impôts), formant l'Arménie occidentale de cette époque, «des Arméniens et de leurs voisins», qui *touchait à la mer Noire* (*μέχρι τοῦ πόντου τοῦ Εὐξείνου*: Hérodote, III, 93). Cette contrée maritime devait se trouver à l'est de Trébizonde, car de là à l'ouest, il y avait une autre circonscription, la XIX[e], celle des petites nationalités pontiques, comme les Mosq, les Tibaréniens etc.

Au temps de Xénophon, il y avait aussi deux Arménies: c'est ce qui ressort de sa description, racontant la retraite des Dix mille à travers ce pays, du sud au nord, pour arriver aux monts Pontiques et à Trébizonde (Xénophon, *Anabasis*, IV, 3 et suiv.). A cette occasion, nous apprenons qu'une partie des habitants des frontières septentrionales de l'Arménie s'étaît révoltée, en particulier les *Khaghtiq* (*Χαλδαῖοι*) et les *Taïq* (*Τάοχοι*, avec la lettre *q*, signe du pluriel en arménien; cf. Xénophon, V, 5, etc.). — D'autre part, l'Arménie s'étendait jusqu'à l'Euphrate, et de là, en remontant à l'ouest, jusqu'au fleuve Halys (en turc *Kizil-Irmak*), qui prenait sa source dans les montagnes d'Arménie (*ὁ Ἅλυς ... ῥέει ἐξ Ἀρμενίου οὔρεος*, Hérodote, I, 72). Elle renfermait donc au moins la région des sources du fleuve, de l'ouest d'Erznka à Sivas

(Sébastia), qui fut appelée plus tard, dans un sens étroit, Petite Arménie (*Armenia minor*); et c'est cette Petite Arménie qui comprit dans la suite la région maritime des petites nationalités ci-dessus mentionnées.

Après la défaite d'Antiochus le Grand par les Romains, à Magnésie (190 av. J. C.), l'Arménie devint indépendante, ainsi que d'autres pays; mais, de nouveau, scindée en deux royaumes ayant chacun un roi distinct, Artachès et Zareh (Zariadrès). La plus grande partie appartenait à Artachès (Grande Arménie, *Armenia major*): outre les provinces de Karin (Erzeroum) et de Dertjan, qui sont particulièrement spécifiées, elle comprenait aussi le territoire sis au pied de Parkhar [Պարխարի ստորոտը] (Strabon c. 528 *Παρώρεια τοῦ Παριάδρου*), et de Kghartjq (Կղարջք) etc. Le critique moderne de la géographie ancienne de l'Arménie, Hübschmann, entend par «pied de Parkhar» la région de Taïq; et c'est la seule explication possible, d'après la topographie[1].

Quant à savoir si ce «pied de montagne» comprenait aussi une vallée aboutissant à la

[1] H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen,* mit Beiträgen zur historischen Topographie Armeniens [Strasbourg, 1904]. (Traduction arménienne par le P. Barnabas v. Bilézikdjian, Vienne, 1907. Bibliothèque nationale, No. 53).

mer, ce n'est pas clairement indiqué, et c'est moins probable. L'Arménie des Arsacides comprenait quelques parties des provinces de Haute Arménie et de Taïq, et sur la ligne du Djorokh, elle s'étendait du pied de la montagne Parkhar jusqu'à la crête de la plus haute chaîne. De ses hauts plateaux, l'Arménie arsacide voyait la mer; mais, en tant qu'Etat, elle n'aboutissait pas à la mer dont elle restait éloignée de quelques dizaines de kilomètres. Cela n'empêchait certes pas la race arménienne de franchir le pas, que l'Etat n'avait pas franchi. Au surplus, les limites du domaine de la race arménienne ne correspondent pas aux frontières historiques de l'ancienne Arménie, comme cela s'est produit en d'autres endroits aussi.

Mais la race arménienne, en tant que formant un petit Etat, atteignit aussi la mer un peu plus à l'ouest. Outre la «grande» Arménie d'Artachès et l'Arménie méridionale de Zareh, dont le centre était Dzophq (*Sophène*, actuellement circonscription de Kharberd), il s'était formé une troisième Arménie, la *Petite Arménie*, mentionnée ci-dessus.

Pour ce qui concerne les rois de Dzophq et de la Petite Arménie, on a le témoignage des monnaies[1], outre tout ce que nous ont

[1] Le meilleur travail est celui d'Ernest Babelon: *Les rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène* (Paris, 1890).

laissé les écrivains classiques. Or, la Petite Arménie eut une région maritime assez étendue, au témoignage de Strabon d'après lequel «ils (les Arméniens) soumirent les *Tibaréniens* et les *Khaghtiq*, de sorte que leur puissance s'étendit jusqu'à *Parnakia* et *Trébizonde*» (Strabon, c. 555, μέχρι Τραπεζοῦντος καὶ Παρνακίας).

Lorsque Tigrane le Grand créa l'Arménie historique, unique, en détrônant Artanès de Dzophq, il ne put y joindre la Petite Arménie: un maître plus puissant s'en était emparé, Mithridate VI le Grand, Eupator, roi de Pont, devant qui le roi de la Petite Arménie, Sisis, avait dû céder. Mais quand les Romains, vainqueurs de Mithridate, dominèrent aussi sur la Petite Arménie, ils rétablirent ce royaume et le donnèrent à différents princes, tout en en conservant la suzeraineté. C'est ainsi qu'il fut donné à Polémon I et à sa famille, d'où l'appellation de «Pont polémonien» (*Pontus Polemoniacus*) donnée à cette région maritime et qui devint courante.

A l'époque où écrivait Strabon, la veuve et co-souveraine de Polémon, Phytodoris, régnait dans le Pont Polémonien. Son fils devint roi de la Grande Arménie sous le nom de Zénon-Artachès (18 après J. C.). C'est pour cela que, dans sa description de

la Petite Arménie, Strabon dit que Phytodoris, en tant que souveraine de la Petite Arménie (en plus des «meilleures» parties) «avait les Tibaréniens, les Khaghtiq, jusqu'à Koghqis (Colchide), Parnakia et Trébizonde» (c. 555).

Lorsque la Petite Arménie devint une province romaine (69/70 après J. C.), elle fut rattachée à la grande province nouvellement créée de Gamirq (Cappadoce), dont le littoral arrivait presque jusqu'à la ville actuelle de Batoum.

Dioclétien rétablit encore la Petite Arménie comme province distincte, avec Mélitène pour capitale (actuellement Malathia). Théodose le Grand la partagea en deux: Première Arménie (*Armenia prima*), capitale Sébaste (Sivas), et Deuxième Arménie (*Armenia secunda*), capitale Mélitène.

Cette petite Arménie s'élargissait surtout vers le sud et s'étendait jusqu'aux monts Taurus, jusqu'à Kokison; mais elle ne touchait pas à la mer.

A l'époque du même Théodose I, par suite du partage de la Grande Arménie (387), la Haute Arménie, jusqu'à Karin (Erzeroum), se trouvait comprise dans la partie romaine. Cette partie fut gouvernée à titre exceptionnel jusqu'à l'époque où Justinien organisa ses I^{re}—IV^{e} Arménie. Par suite

de ce partage (536), une partie de la Petite Arménie, la Haute Arménie romaine et le littoral maritime de Kirason (Kérassound) et Trébizonde réunis, formèrent la 1ère Arménie ou Arménie Intérieure (ներքին Հայք = ἡ ἐνδοτάτη Ἀρμενία) de Justinien. L'Arménie romaine avait recouvré son littoral maritime [1]. Cette province demeura telle, avec le même littoral maritime, sous l'empereur Maurice (582–602), et elle prit le nom de «Grande Arménie» au moment des nouvelles divisions qui eurent lieu dans la suite.

Quand, à la suite des invasions arabes et du changement des circonstances, on eut établi le système des thèmes militaires, on créa le formidable «thème militaire arménien», qui joua souvent dans l'histoire byzantine un rôle décisif (*θέμα τῶν Ἀρμενιάκων* ou simplement *Ἀρμενιακόν*). A ce thème appartenait, entre autres, tout le littoral maritime, de Sinope à Batoum. Mais quand ce thème fut divisé en différentes parties, il ne resta plus au thème «arménien» que la partie occidentale (au

[1] Voir à ce propos entre autres Dr. Karl Güterbock, *Römisch-Armenien* und die römischen Satrapien im 4. bis 6. Jahrh. (Königsberg, 1900); en traduction arménienne par le P. Mkrtitch Norchwan (Vienne, 1914), bibliothèque nationale, No. 75.

IX^e siècle, Kolonia, actuellement Chabin-Karahissar et Sebastia formèrent des thèmes militaires distincts). Le littoral maritime oriental forma un autre thème ayant pour centre Trébizonde, et fut appelé de son nom ancien Khaghtiq (Khaldiq, Χαλδία): ceci eut lieu vers 837[1]. Au thème de Khaghtiq appartenaient Baberd et Sper, tant que ces provinces restèrent sous la domination byzantine, et, pour un peu de temps encore, la province de Ekéghiats[2].

Le reste est sans importance. Les invasions des Seldjoukides eurent pour conséquence une transformation complète dans la situation: le littoral maritime seul put rester longtemps encore entre les mains des Grecs, et Trébizonde eut même son «Empire», jusqu'au jour où les Ottomans s'emparèrent de tout ce littoral (1461). A partir de cette date commence l'islamisation forcée, en débutant par les villes du littoral, Surménê (l'ancienne *Susurmaena*), Of (ancien-

[1] Cf I. B. Bury, *A history of the Eastern Roman Empire* (A. D. 802—867) . . . (London, 1912), p. 223, 261.

[2] A propos des thèmes militaires, voir H. Gelzer *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung* (Leipzig, 1899); traduction arménienne par le P. Garégin Garanfilian (Vienne, 1913); bibliothèque nationale, No. 44.

nement *Ophis*), Rizeh (ancien *Rhizus*), et du Lazistan. A propos de ce dernier, il suffit de rappeler que l'on donne le nom de *Ghazikê* (Lazica) à l'ancienne Colchide. Quand, du V^e^ au VI^e^ siècle, ce pays était devenu la pomme de discorde entre Byzance et la Perse, c'est de ce nom qu'on appelait le pays qui se trouve au delà de l'embouchure du Djorokh[1]. Malgré cela, il n'est pas douteux que les Laz habitaient de bonne heure aussi à l'ouest du Djorokh, particulièrement à l'endroit où les anciens plaçaient la race des *Sanni*. La meilleure prononciation de ce nom de Sanni est conservée chez les derniers Byzantins par *Tzani*, chez les Arméniens par *Djaniq* (ձանիք, Moïse de Khorên, etc.) et chez les Géorgiens par *Djanêth* (ჭანეთი). Il ne faut cependant pas confondre ce nom avec celui de Djanik (ձանիկ), du temps des Turkmènes[2].

Ces observations étaient nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre, surtout à ce point de vue que, l'élément arménien

[1] A propos de Ghazikê (Lazikê), voir entre autres Brosset, *Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie* (I, 2, Saint-Petersbourg, 1851), p 81—107.

[2] A ce propos, voir D. M. Girard, *Un coin de l'Asie mineure. Le Djanik.* Etude de géographie et d'histoire, I—II, dans le *Muséon,* N. S. VIII, 1907, p. 100—171.

ayant eu, dès l'antiquité, l'occasion de s'établir sur le littoral maritime, il devait lui arriver naturellement soit d'absorber les nations indigènes qui disparaissent ensuite dans l'histoire, soit d'en être absorbé.

Ajoutons que, d'après Pline, Trébizonde est entouré de vastes montagnes «au delà desquelles se trouvent *Hayakhaghtiq* (Հայաստաղք) et la Grande Arménie» (Hist. nat. VI, 4, *gens armenochalybes et Major Armenia*). Les Khaghubq (Խաղիւբք) s'étendaient, dans les anciens temps, jusqu'auprès des Taïq, comme l'indique Xénophon (Anab. IV, 7); ce que confirme Strabon qui dit nettement: «ceux qui se nomment aujourd'hui Khaghtiq (Խաղտիք, *Χαλδαῖοι*) s'appelaient dans l'ancien temps Khaghubq (Խաղիւբք, *Χάλυβες*). Mais leur résidence principale était du côté de Parnakia» (c. 549).

Outre les endroits mentionnés déjà ci-dessus, il en désigne encore d'autres: «Au dessus de Trébizonde et de Parnakia se trouvent les *Tibaréniens* et les Khaghtiq (*Χαλδαῖοι*), et les *Sanq*, Սանք (= Ձանք, *Σάννοι*), lesquels s'appelaient auparavant *Makrons* (Մակրոն) [acc. pl. grec: *Μάκρωνας*], et la Petite Arménie» (*ἡ μικρὰ Ἀρμενία*, Strabon, c. 548).

Dans l'ancienne littérature arménienne, «Khaghtiq» (Խաղտիք) désigne la chaîne

pontique, par le fait même de sa situation géographique, sur une profondeur plus ou moins grande, comme limitrophe de la Haute Arménie et des *Taïq*. Dans la littérature postérieure, on sent nettement l'influence du thème militaire «Khaghtiq» byzantin. C'est pour cette raison que Baberd en particulier se trouve dans les «Khaghtiq», comme Trébizonde. Les nombreux manuscrits arméniens écrits dans cette ville dans les siècles qui suivirent, l'appellent presque toujours «pays des Khaghtiq». Pour cette raison aussi, certains philologues modernes croient que Baberd appartenait à Hayakhaghtiq. Cette dernière opinion n'est pas fondée. D'après la géographie de l'ancienne Arménie, Baberd—Sper formaient une seule province dans la Haute-Arménie. Mais cette question nous mènerait trop loin.

D'autre part, le terme *Hayakhaghtiq* n'est pas plus une preuve de distinction au point de vue ethnographique que le nom de Haï-Laz (Հայ-Լազ) donné aux habitants actuels du Hamchên (Համշէնցի): Cette dénomination n'est employée aujourd'hui qu'à cause du costume particulier que portent, non seulement les habitants du Hamchên et de ses colonies, mais aussi ceux des bords du Djorokh, Thorthoum et autres endroits: costume qui, en somme, n'est pas spécial aux

Laz. Le nom de «Khaghtiq» n'est pas répandu actuellement chez le peuple arménien.

Par contre, l'ancien nom de la chaîne Pontique, Parkhar (պարխար) a persisté (le *Paryadrès* des auteurs grecs et latins): et c'est pourquoi la carte de Kiepert en désigne une partie sous le nom de *Balchar-Dagh*. De nos jours il y a un village qui porte encore le même nom, *Parchal*, où se trouve une belle église, et un cours d'eau, Parkhal-tjour, qui s'unit à Khéwaki-tjour et va se jeter dans le Djorokh.

Passons maintenant en revue les districts arméniens de Parkhar et des Khaghtiq, c'est à-dire du Hamchên et de Sew Get (fleuve noir), sur le littoral maritime.

II

Hamchên et Sew Get.

Les monts Parkhar, surtout à partir de Trébizonde, forment une chaîne de montagnes très élevées. Vues de la mer, depuis le littoral à l'arête des montagnes, à une distance d'environ 50 kilomètres en ligne droite, elles apparaissent comme un rempart formidable, d'une altitude moyenne de 2000 mètres. A mi-chemin à peu près entre Trébizonde et Batoum, au sud-est de Rizeh, à l'arrière d'Atina, se dresse le plus haut

sommet de la chaîne; c'est un cône d'environ 3700 mètres de haut, qui, de la mer, apparaît comme un rocher formidable. Il a conservé jusqu'à ce jour son nom légendaire arménien de Qatjqar (Քաջքար), et sur la carte de Kiepert, *Katshgar-Dagh*. Il a conservé aussi un autre nom, *Varsambek*, qui n'a aucun rapport avec un *bek* quelconque: *Varsam*, ou plutôt *Varcham*, se rattache, d'après les traditions locales, aux reliques des saints Vardaniens. Que la tradition soit fondée ou non, le fait que le dernier épisode d'Avaraïr a dû avoir lieu dans ces vallées inaccessibles de l'Arménie est historiquement certain. Beaucoup de «grands nakharars» (satrapes) s'étaient réfugiés «dans le pays ténébreux des Khaghtiq», auprès de Hemayak Hamazaspian, frère de Vardan (Elisée, VIII, 8, 14). Ces réfugiés dans «les forts du Taïq» se réunissaient «dans la montagne qui s'appelle Parkhar, sur les confins des Khaghtiq»; ils descendaient des forts de la montagne Parkhar pour combattre «dans le village qui s'appelle Ortjnhagh (Որջնհաղ) dans la province de Taïq», et c'est là que Hemayak fut tué (Lazar de Pharbi, XLI). Ortjnhagh existe encore aujourd'hui (Kiepert: *Vordjnal*, le fort, *Oshnagh-Kala*), sur la rive droite du Djorokh: c'est une halte importante dans ces parages aux chemins difficiles.

Koch a visité également ce village «dans le Paradis» de la vallée du Djorokh. L'ancienne église existait encore, mais elle était abandonnée; car, à cette époque, «les Mahométans seuls» y habitaient, et «ils n'avaient pas encore de mosquée» (Koch, p. 65—67): c'est qu'ils étaient tout nouvellement islamisés. Aujourd'hui, il y a encore là une communauté arménienne catholique, venue de Karmirq, et l'église saccagée a été restaurée. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvons ici, au pied sud de Qatjqar, sur une ancienne terre arménienne, au point de vue historique.

Un peu plus loin, nous parlerons du district d'Arsiats-phor, de la province de Taïq.

Le Hamchên est formé des nombreuses vallées profondément encaissées, qui, du pied nord du Qatjqar, descendent vers la mer. Au VII[e] siècle, un prince arménien, du nom de *Hamam*, s'était emparé de ce pays. Au pied même du Qatjqar, il avait construit une forteresse et un bourg (la tradition dit: «une ville») qui se nomma de son nom «*Hamamachên*», nom qui devint plus tard *Hamchên*[1].

Il me paraît hors de propos d'étudier ici en détail le mémorial qui se trouve ajouté

[1] En arménien, *chên* signifie 1. «construction», 2. «village», du verbe *chinêl* «bâtir».

à la fin de l'histoire de Jean Mamikonian[1]. Rappelons seulement ce que rapporte la tradition:

Vachdian, «prince de Géorgie», poursuivant son neveu Hamam, à la tête d'une nombreuse armée persane, «passa le fleuve Djorokh et se dirigea vers la ville de Hamam, qui s'appelle Tambour; il frappa par l'épée et le feu, et s'empara de la ville». L'évêque de la ville, Manknos, martyrisé, avait maudit Vachdian: «le lendemain, les nuages du ciel ayant éclaté le brûlèrent.» De son armée, «trois mille hommes furent tués dans la même nuit». Vachdian lui-même avait été brûlé «tandis qu'il était assis à la porte de la ville de Tambour. Hamam la reconstruisit dans la suite et la nomma de son nom Hamamachên.» Comme indication de date, il est dit que «dans cette même année Héraclius se leva et tua Khosrov (Khosrov II, Parwez)»; c'est donc en l'an 627—628 après J.-C.[2]

Suivant une autre tradition encore, au moment de la prise d'Ani, capitale des Bagratides, par Alp Arslan (1064), de nom-

[1] *Յովհաննու Մամիկոնենի եպիսկոպոսի պատմութիւն Տարօնոյ* (*Վենետիկ*, 1832), p. 56—58.

[2] Cf. *Հ· Մ· Վ· Շամչեանց*, *Պատմութիւն Հայոց* (*Վենետիկ*, 1785), t. II, p. 339; le P. Tchamtchian place cet événement en 632 après J.-C.

breux Arméniens, et, parmi eux, des descendants des familles princières et royales, s'étaient réfugiés dans les forêts vierges des vallées du Hamchên, et y avaient vécu longtemps, à l'insu des habitants d'alentour.

Plus étrange encore est le récit qui fait du Hamchên le «pays ténébreux» des contes orientaux et arméniens. L'auteur de ce récit, écrit en latin et en français, est Héthoum, seigneur de Korikos, qui se fit moine dans un couvent latin (1305): et son récit fut adopté par d'autres écrivains[1]. Héthoum prétend avoir vu de ses «propres yeux» Hamchên: et, en effet, dans ses longs voyages, il a dû passer près de cet endroit. Ce pays, dit-il, en réalité «si brumeux», devient «obscur» au point qu'on ne peut plus y voir, et que celui qui s'y engage «ne peut plus trouver son chemin pour s'en retourner». A cela s'ajoute un autre récit soi-disant historique, que l'on peut lire dans les annales des royaumes d'Arménie et de Géorgie. Nous laissons de côté l'examen du récit, mais la cause de l'obscurité du Hamchên est facile à expliquer. Ces vallées, tournées

[1] Voir *Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. II. Documents latins et français relatifs à l'Arménie, éd. Ch. Kohler (Paris 1906), particulièrement à l'Introduction, p. XXIV, et dans le texte, p. 129—130, 268—269.

du côté de la mer, sont en effet souvent couvertes d'épais brouillards et l'immense ligne des monts du Pont forme une barrière infranchissable aux nuages et aux brouillards qui, de la mer Noire, s'étendent et s'amoncellent sur les vallées. Koch lui-même a donné une bonne description des forêts vierges du Hamchên, ainsi que des profondes vallées souvent couvertes de brouillards, où fréquemment, après une matinée claire, les nuages s'entassent vers midi, tandis que les hauteurs et les sommets jouissent d'un ciel pur et limpide[1].

Les vallées du Hamchên se dirigent vers la mer, mais la plupart ne l'atteignent pas; elles s'arrêtent à une ou deux heures de distance du rivage. Les principales de ces vallées aboutissent au fleuve Fourthouna (*Furtuna*, anciennement *Pordanis)*, où viennent se déverser toutes les eaux et qui se jette dans la mer à l'est d'Atina, près du village d'Artachên. Le nom Artachen (Kiepert: *Artashen;* Koch: *Artaschin)* de ce village, près duquel Kiepert place le promontoire *Armene*, suffit pour indiquer le point le plus oriental où l'Arménien du Hamchên touchait à la mer, sans qu'il puisse y avoir de doute à ce sujet.

---

[1] Cf. Koch, p 18, 32—38, 100—110, etc.

Cependant, dans son ensemble, Atina est une terre des Laz: sa partie supérieure, la circonscription de Khala, appartient à Hamchên. A partir de là, en se dirigeant vers l'est, les Laz prédominent: islamisés de bonne heure, ils ont pu conserver leur entité nationale et, au moins dans les villages de l'intérieur, leur langue. Dans ces montagnes d'un accès si difficile, il était facile aux princes de conserver une existence semi indépendante.

Cette situation a duré longtemps sous la domination ottomane, et Koch a très bien décrit cet état de choses tel qu'il existait encore à l'époque de son voyage. Les seigneurs étaient de véritables «chefs de vallées». Koch traduit par *Thalherr* le mot turc connu *dérébéyi.* Il indique les frontières des principautés d'un grand nombre de ces seigneurs: parmi ces domaines, un des plus petits était le territoire de Artachên (Koch, p. 124); l'un des plus grands était Hamchên, dont le grand prince portait le titre de *Woyvode* et avait sous sa domination de petits princes, chefs de vallées. Koch cherche à tracer les limites du district féodal (Lehngau) du Hamchên, à son époque, par rapport aux districts de Rizeh et du Lazistan (p. 23—25).

Koch s'était arrêté à Djemil (Kiepert: *Djemil;* Koch: *Djimil),* village de relai sur

la route qui va de Rizeh à Sper. Il y avait été l'hôte d'un prince du Hamchên qui appartenait naturellement à une famille depuis longtemps islamisée: il lui trouvait cependant un type arménien tellement caractérisé que «peut-être, dit-il, du sang arménien coulait dans ses veines; peut-être était-il d'une famille arménienne qui, sous la conduite de son chef Hamam, s'était établie depuis un long temps dans ces hautes montagnes, sur le côté tourné vers la mer et s'était emparé d'un district qui fut appelé de son nom Hamachên, et, par altération, Hamchên; nom qui persiste jusqu'à présent» (Koch, p. 23).

Hamchên, pays arménien, a donné le jour à de nombreuses personnalités célèbres dans l'Eglise arménienne: parmi les scribes qui ont copié des manuscrits arméniens, un assez grand nombre sont originaires du Hamchên, quel que soit le lieu où ils les aient copiés. L'un des plus célèbres est Hoannês Hamchêntsi, vardapet, mort en 1497, qui forma de nombreux disciples et professa dans les couvents d'Awag et de Kayiphos, sur le mont Sépouh, près d'Erznka: ces disciples, qui ont laissé de nombreux manuscrits, parlent de lui dans les termes les plus élogieux; d'aucuns disent qu'il était d'une famille princière du Hamchên.

A Hamchên même, il y avait, près du village de *Eghiovit*, un couvent arménien célèbre, celui de Saint Khatchik. De là vient que, dans les mémoriaux (de manuscrits) ce territoire porte le nom de *Khatchêqaray vidjak* «diocèse de Khatchêqar».

Malgré les pertes occasionnées par l'islamisation forcée, il reste encore toute une série de manuscrits provenant du Hamchên, mais dont une partie seulement est connue par les catalogues. Quelques-uns de ces manuscrits se trouvent dans la collection des Mkhitharistes de Vienne (cf. P. J. Dashian, Catalogue des manuscrits, No. 170, 431, 4); de même au British Museum, Ms. Or. 2612, écrit en 1527 (cf. C. F. Conybeare, *Catalogue*, etc. No. 32). De même encore dans la collection des P. P. Mkhitharistes de Venise (cf. P. B. Sargissian, *Grand catalogue* . . ., No. 52, 114, etc.), et ailleurs.

Lorsque Djémil, ci-dessus mentionné, fut obligé de se convertir à l'islam, ceux qui fuirent pour éviter la conversion forcée purent sauver l'Evangile de l'église, écrit en lettres onciales (erkathagir), sur vieux parchemin: ce qui lui fit donner le nom de «Djémil awétaran» (évangile de Djémil). Ce manuscrit avait été restauré en 1621; mais la censure turque ne permit pas de publier même le mémorial historique

de la restauration de ce manuscrit qui «apprenait des choses religieuses susceptibles d'exciter»[1]. On ne sait ce qu'est devenu ce vieux manuscrit, qui se trouvait dans le village de Mathousants, de Sper, depuis les malheurs de 1915.

Le manuscrit No. 52, de Venise, a été écrit par Karapet de Tjoulfa qui, comme il le raconte lui-même, ne voulant pas se soumettre au catholicos Movsês, prit la fuite et «je vins, dit-il, à Hamchên», et c'est là, „dans le pays du Hamchên, dans le diocèse de Khatchêqar», qu'il écrivit ce psautier, en l'ère arménienne ՌՀՓ = 1630 de J. C. Et l'enlumineur de ce manuscrit, Grigor, demande de mentionner «Têr Awétis, de Pont, mon évêque semblable à un apôtre», etc. (P. B. Sargissian, *Grand catalogue . . .*, col. 264—266).

A cette époque, le pays était encore complétement arméno-chrétien. Ce n'est que plus tard que les Arméniens du Hamchên furent forcés, même en masse, de se convertir à l'islam. Commencée à la fin du XVII^e^ siècle, l'islamisation a continué pendant tout le cours du XVIII^e^ siècle. Lorsqu'en 1806 le P. Loukas v. Indjidjian pu-

[1] Cf. M. Sanosian, *Les antiquités de Sper,* dans jelournal *Arewelq,* 1904, N° 5579 (en arménien).

blia sa *géographie*[1], la majorité de la population était déjà devenue musulmane; mais il y avait encore des chrétiens: les églises étaient encore debout, mais sans prêtres: il ne restait guère que le prêtre du village de Eghiovit, ci-dessus mentionné, qui pouvait de temps en temps les visiter. Ce village de Eghiovit, dit-il, «est converti par moitié à l'islam». Il était naturel que, parmi les nouveaux convertis, «quelques-uns fussent *Kêskês* par leur foi, ne faisant profession d'islamisme qu'extérieurement». Les islamisés du Hamchên «parlent jusqu'à présent l'arménien».

Les choses n'étaient pas bien changées au moment où écrivait le P. Minas v. Bjchkian, de Trébizonde, qui avait visité les bords de la mer Noire[2].

«Le couvent de Khatchiqyar, dit-il, est un grand lieu de pélerinage: Arméniens et musulmans y vont en pélerinage, etc.». «Les habitants du Hamchên sont *Kêskês;* beaucoup ont été convertis (à l'islamisme), mais ils conservent les coutumes chrétiennes; ils font toujours des offrandes et

---

[1] Աշխարհագրութիւն հնոյ մասանց աշխարհի: Մասն Ա., Հատ. Ա., en part. p. 395—398.

[2] Պատմութիւն Պոնտոսի որ է Սեաւ ծով (Վենետիկ, 1819), § 144 et aussi § 82.

l'aumône; à Vardavar[1] et à Véraphokhoum[2], ils vont presque tous à l'Eglise, ils allument des cierges et font des sacrifices (matał) pour l'âme de leurs ancêtres. *Tous parlent l'arménien.* Une partie de ces gens émigra à *Khourchounli* et à *Surmênê : Ceux qui se rendirent à Khourchounli restèrent chrétiens*, etc....» (p. 97).

Ces derniers sont les habitants du Hamchên, du district de Djanik. A propos du même bourg, Bjchkian écrit: «le bourg de *Khourchounli* se trouve près de *Tcharchampa* (près de l'embouchure de Hirik ou Iris). Les habitants sont des Arméniens venus du Hamchên. Tous sont inscrits comme soldats, de père en fils. Ils ont comme chef militaire un prince arménien qui les gouverne; ils n'ont peur de personne; ils ne vont à la guerre qu'avec le *Dérébek;* ce sont des hommes vigoureux» (*ibid.* p. 49).

Quant à ceux qui se sont rendus à Surmênê et qui ne restèrent point chrétiens, ils ne forment pas la population musulmane de cette ville (proprement dite mélange d'éléments arménien, grec, laz, etc., célèbres comme «insurgés» et comme «brigands», Indjidjian, p. 393), mais ils représentent

[1] Fête de la Transfiguration.

[2] Fête de l'Assomption.

les Arméniens de ce district et en général de Sew Get, au sujet desquels nous allons maintenant dire quelques mots.

On appelle *Sew Get* (en turc: *Kara-déré*) les vallées voisines du Hamchên, sur les hauteurs, et qui descendent vers Surmênê, du côté de la mer. C'est une région montagneuse, assez considérable, qui compte de nombreux villages et dont les habitants arméniens avaient été aussi contraints d'embrasser l'islamisme au XVIII[e] siècle.

Koch n'a pas visité ces villages, mais il en mentionne quelques-uns de la principale vallée, que suit le chemin de caravane qui, partant de la mer, aboutit à Baberd en deux jours (Koch, p. 4—5).

Un philologue, S. Haïkouni, a visité ce district arméno-mahométan et y a recueilli des matériaux ethnographiques, particulièrement à *Thorosli*[1] (1867—1868) et à *Phervan* (Kiepert: *Pervana*), 1878[2]. Or, S. Haïkouni se trouvait au milieu de ces mahométans

[1] Koch: Dorosli; Kiepert: Toroslu. En réalité, Saint Thoros.

[2] S. Haïkouni, *Arméniens perdus et oubliés. Les habitants de Sew Get,* dans la Revue *Ararat* (Etchmiadzin, 1895) p. 239—243 et 293—297 Pour la partie de l'islamisation forcée, cf. aussi I. Manandian et Hr. Adjarian, *Les nouveaux martyrs arméniens,* 1155—1843 (Etchmiadzin, 1903), p. 702—709 «Têr Karapet qahana, de Thorosli» (en arménien).

comme dans son propre village arménien : mêmes mœurs, mêmes coutumes, même langue, depuis le plus âgé jusqu'au plus petit. Les chants arméniens de *l'Achkh* (Achough [1]) Vardan, du village de Aïvên, et surtout ceux qui accompagnent la danse, étaient chantés pendant les noces á *Thrétsor* (aujourd'hui *Dzimla* [Kiepert: *Simla*]). Signalons, en passant, que dans la collection de chants de Khotrtjour, s'en trouve un qui a été fait, en 1810, par le brigand Krdjêl, du Hamchên [2].

L'islamisation de ce district arménien s'est faite de la façon la plus sanglante, sous la conduite d'un mollah influent, Ghourouf-Oghli Mêhmêt, de Surmênê. Suivi d'une populace armée, il parvint jusqu'à Thorosli, et, par d'affreux massacres, força d'abord tous les notables des villages au nombre d'une centaine environ, d'embrasser l'islamisme, puis des milliers de paysans qui n'avaient pas pu prendre la fuite. Quelques milliers avaient réussi à se sauver dans les forêts vierges et à se réfugier dans les districts voisins (Trébizonde, Baberd, etc.). Cet événement s'était passé de 1708 à 1710. Depuis cette époque, la population

[1] Trouvère.

[2] Cf. P. Mathêos Hadjian, *Chants, fables* ... de Khotrtjour (Tiflis, 1904), p. 31 (en arménien).

arménienne, très dense, de Sew Get est devenue musulmane. De même, dans la circonscription voisine de Yômoura, sur les versants boisés de Mantra (Mandra), se trouvent quelques villages arméno-mahométans, dont les habitants, surtout les femmes, continuent, jusqu'à ce jour, à parler l'arménien.

Un peuple ainsi islamisé de force restait naturellement longtemps *Kêshês:* c'est le nom que l'on donne, dans ces régions, à ceux qui sont obligés, extérieurement du moins, de faire profession de mahométisme: car, d'après la loi turque et musulmane, toute tentative d'un islamisé de retourner au christianisme est punie de mort. Mais au fond du cœur, ils conservent plus ou moins longtemps le souvenir du passé et restent intérieurement attachés à leur conviction chrétienne et nationale. C'est surtout le cas pour la partie féminine de la population qui, conformément à la loi islamique, n'a pas de rapport extérieur avec le monde musulman. Et dans un milieu aussi isolé cet esprit peut s'entretenir et la langue arménienne se conserver plus longtemps.

Par suite de circonstances favorables, dans la province de Trébizonde, comme à Krôm, l'Eglise grecque avait réussi à maintenir le christianisme parmi les islamisés de force, très nombreux dans cette province,

et cela, grâce à des prêtres déguisés et à des églises secrètes.

L'Eglise arménienne, constamment persécutée, n'avait pas les moyens d'agir de la même façon, surtout dans ces vallées d'un accès si difficile. Malgré cela, de courageux prêtres arméniens n'ont pas manqué de s'y rendre, sous un déguisement, à commencer par ceux de la famille du prêtre Karapet, dont nous avons déjà parlé, jusqu'en 1820. Après 1840, d'autres prêtres, également déguisés, se rendaient à Sew Get et à Hamchên; il se trouvait des *bêk* dans ces provinces semi-indépendantes, qui facilitaient la mission de ces prêtres.

Depuis les persécutions hamidiennes, les choses sont devenues plus difficiles. Ces derniers temps, les Turcs ont créé des écoles dans quelques localités et cherché à turquiser les Arméniens mahométans. Les mollahs d'Of, grands et petits, ont contribué à cette œuvre. Les habitants de cette petite ville parlent grec et ne connaissent qu'un turc trés corrompu. Ils sont très fanatiques et, comme «mollahs», ils ont parcouru les chaînes de montagnes pontiques pour y prêcher l'islamisme et fanatiser les islamisés; ils ont fait la guerre à la langue arménienne, sous prétexte que, pour un mahométan convaincu, s'est un *péché* d'em-

ployer la langue d'un infidèle : moyen employé déjà anciennement pour turquiser les Arméniens, les Grecs, les Laz, les Kurdes, etc. islamisés. Koch raconte en effet un incident concernant les habitants d'Artwin islamisés qui parlaient le géorgien. Ces gens regrettaient d'être obligés de commettre un tel *péché*, puisqu'ils avaient sucé la langue géorgienne avec le lait de leur mère; mais puisqu'*ils connaissaient aussi la sainte langue islamique, le turc*, ils espéraient que le fait d'employer le géorgien ne serait pas considéré comme un péché dans le paradis, et qu'«ils ne resteront pas incompris par Dieu et les anges» (Koch, p. 167).

Le résultat d'une telle mentalité fut la propagation du turc parmi les islamisés, comme cela s'est produit dans les environs d'Artwin.

L'émigration, qui se produit surtout dans les pays pauvres en terre arable, le service militaire, d'autres circonstances encore, mettent en rapport l'élément masculin de la population avec l'élément turc, surtout dans les grands centres (Constantinople, etc.). De là, l'obligation de parler turc et c'est ainsi que la langue turque se répand, et que les hommes, obligés de l'apprendre comme langue officielle, finissent quelquefois par devenir de fougueux fanatiques.

La situation isolée du Hamchên et de Sew Get, la vieille antipathie de leurs habitants pour le Laz, le Grec islamisé et le Turc *avec lesquels ils n'ont pas noué de liens de parenté,* ont pu préserver jusqu'à ce jour ces districts de la turquisation définitive et de la perte complète de la langue arménienne. Mais cela viendra un jour fatalement, si les conditions actuelles ainsi que l'administration despotique des Turcs mahométans restent les mêmes: comme cela s'est produit dans nombre d'endroits où Arméniens, Grecs et autres nationalités, après avoir été préalablement islamisés, ont fini par être complètement turquisés, du moins extérieurement; car en beaucoup d'endroits le turquisme n'est qu'extérieur.

C'est à la suite d'autres procédés tyranniques qu'il se trouve aujourd'hui de grandes régions où les habitants, surtout des Grecs et des Arméniens, quoique ayant pu rester chrétiens, parlent la langue turque, au point que le turc est devenu leur langue familiale. Il y a même nombre d'autres pays où se trouvent beaucoup d'Arméniens qui parlent le kurde, l'arabe, le géorgien.

Les habitants du Hamchên, tant mahométans que chrétiens, ont un dialecte arménien particulier[1]. Adjarian, qui a spécia-

[1] Cf. Hr. Adjarian, *Haï barbaragitouthiun* (Moscou, 1911), p. 184—198.

lement étudié ce dialecte en 1910, dit que les Arméniens du Hamchên et de Sew Get, «au nombre de quelques dizaines de milliers, ont été islamisés de force et sont considérés jusqu'à ce jour comme des *Tadjik* (Turcs), bien qu'ils aient conservé leurs anciennes coutumes arméniennes et le dialecte arménien». Le voisin immédiat du Hamchên, Khotrtjour, resté complètement arménochrétien, a un dialecte arménien différent, bien qu'il ressemblât beaucoup au premier.

Les vallées de cette chaîne pontique sont admirables par leurs beautés naturelles. Elles abondent en fruits ; mais les hautes vallées, boisées, manquent de terre arable. De nos jours, en outre du tabac, on y cultive le maïs, qui suffit à peine aux besoins de la population.

L'habitant du Hamchên s'expatriait déjà naturellement; mais les persécutions et l'islamisation forcée ont contraint des milliers d'entre eux à se réfugier au loin: c'est ainsi que l'on trouve des habitants du Hamchên et de Sew Get dispersés depuis les environs de Trébizonde jusque dans le voisinage de Samsoun et de Sinope. Ils y ont fondé des villages ; dans ceux qui sont aux environs immédiats de Trébizonde on parle le dialecte du Hamchên.

Dans ces derniers temps, sous le coup des persécutions, il y eut un nouveau courant d'expatriation plus lointaine. Dans la circonscription de Nicomédie, en particulier, se trouve toute une colonie d'habitants du Hamchên. (Cette émigration a commencé en 1870, d'abord de la circonscription d'Ordou, puis d'autres endroits. Comparer à ce propos un travail spécial: Minas G. Gasapian [Farhat], *Les Arméniens dans le district de Nicomédie* [Partizak, 1913]. Le village de *Manichak* a été fondé en 1892; celui d'Aramgiugh, en 1873, etc.)

Un fait curieux à constater, c'est que l'habitant du Hamchên, Arménien islamisé, a suivi dans son exode l'habitant du Hamchên resté chrétien. Ils ont fondé des villages où la seule langue parlée est *l'arménien.* Ainsi, à côté du village chrétien de *Gégham,* a été fondé le village mahométan de *Atchmabachi,* où les hommes même parlent l'arménien, tout en ayant soin de s'en cacher devant les étrangers: phénomène général chez les Arméniens islamisés. Quant aux femmes, elles ne connaissent que l'arménien.

De même, on ne parle que l'arménien dans les villages de *Yénidjê* et de *Kara-Thawouk,* dont les habitants, Arméniens islamisés, avaient tout d'abord émigré du

Hamchên dans la ville de *Khopê*, en Lazistan, d'où ils sont venus s'établir dans ces villages.

Un autre village, près de Yénidjê, *Bach-Hamchênli*, fait bien voir, par son nom seul, que ses habitants étaient originaires du bourg principal du Hamchên. Seuls, les vieillards y parlent encore arménien. Gasapian trouvait que «ces Arméniens mahométans parlaient un dialecte arménien très pur, beaucoup plus pur que celui des Arméniens-laz» (cf. ibid. p. 143—147, le chapitre intitulé «*les Arméniens musulmans*»). Par l'expression «Arméniens-Laz», il comprend les émigrés arméniens chrétiens du Hamchên et de Sew Get, appellation que nous avons déjà expliquée ci-dessus.

Un autre courant d'émigration, surtout depuis les persécutions hamidiennes, s'est porté sur les bords de la mer Noire, au pied du Caucase, particulièrement dans la circonscription de Soukhoum. Les habitants du Hamchên y ont fondé divers villages et de nombreuses stations. Ils ont défriché des terres incultes et ont rendu florissante surtout la culture du tabac: ce sont eux, en très grande partie, qui cultivent le tabac russe de ces parages. J. Mouratian a consacré une longue étude à ces émigrés du Hamchên. D'après son estimation, le nombre

des habitants du Hamchên, répandus sur le bord de la mer Noire, s'élève à environ 2500 familles, ce qui donne environ 15.000 personnes[1].

Les Arméniens chrétiens du Hamchên qui habitent en Turquie, sont beaucoup plus nombreux. Les environs de Trébizonde, à eux seuls, en comptent plus de vingt villages. Naturellement le nombre de ceux qui sont devenus musulmans est grand aussi. Pour Hamchên proprement dit, Koch disait qu'à son époque on y comptait 8000 personnes (Koch, p. 29). Les Arméniens islamisés de Sew Get et de la circonscription de Yomoura devaient être, à cette époque, en nombre au moins égal. D'après une autre source, Hamchên, à lui seul, comptait 10.000 familles (et non pas des personnes), et Sew Get, 6000. Mais en Turquie les statistiques n'ont qu'une valeur approximative: celles du gouvernement sont souvent arbitraires et tendancieuses: nous en avons souvent eu des preuves dans nos études consacrées à la province de Taïq. En tout cas, Hamchên et Sew Get renferment une nombreuse population arménienne, tant chrétienne qu'islamisée.

[1] Համշէնցի Հայերը, ազգագրական նիւթեր (Tiflis, 1901); publié d'abord dans *Azgagrakan Handès*, t. V—VI, 1898—1900.

III

Baberd et Sper.

Le Djorokh coule au bas des vallées qui, du sommet des chaînes pontiques, descendent vers le sud. Il prend sa source près de Karin (Erzeroum); décrit une courbe jusqu'à Baberd, puis tourne vers Sper, Berdagrak, Artwin, et de là va se jeter dans la mer Noire.

Dans son ensemble, le revers de Sew Get appartenait à la Haute Arménie (Baberd et Sper); le revers du Hamchên à Taïq (Arsiatsphor).

Bien ancienne et fort longue est l'histoire de Baberd et de Sper, résidences des chevaliers bagratides, qui avaient le droit de couronner le roi. De bonne heure, les Seldjoukides foulèrent ces régions et naturellement les Arméniens musulmans de ces endroits éprouvèrent un sort différent de celui des Arméniens musulmans des autres provinces; cependant Baberd et Sper jouirent d'une administration chrétienne plus longtemps que beaucoup d'autres parties de l'Arménie. Procope, dans les institutions de Justinien (ce sont souvent des ré-institutions), mentionne aussi Baberd, en l'écrivant sous sa forme ancienne de *Baïberd*, *Βαίβερδων* (de Aedificiis, III, 4), tandis que Georges Cédrénus, tout en

conservant la forme, l'écrit, d'après la prononciation occidentale, *Παίπερτε*[1], lorsqu'il raconte l'insurrection provoquée par Vard Boyl (Bardas Boïlas), et qui fut entreprise par deux seigneurs, Adrianos Khaghtétsi (*Χαλδαῖος*) et l'Arménien Tadjat (*Ταζζάτης ὁ Ἀρμένιος*). Ils se rendirent maîtres de la forteresse; mais un célèbre général arménien, Hovhannès, nommé par les Byzantins «Kourkouas» (*ὁ Κουρκούας*), eut vite raison de cette insurrection (924).

Baberd échappa par hasard aux incursions de Toughril (Togrul bêk). Les premiers envahisseurs étaient arrivés «jusqu'à la montagne qui s'appelle Parkhar», «jusqu'à la forêt de Djaneth», et «étant entrés à Taïq, ils s'emparèrent du pays et, arrivés jusqu'au grand fleuve qui s'appelle Djorokh, ils le remontèrent et descendirent dans le pays des Khaghtiq; après avoir fait du butin et des prisonniers, ils revinrent jusqu'à la ville fortifiée qui s'appelle Baberd»; mais «là, ils se heurtèrent contre une colonne de soldats byzantins (horomots), qui se nomment *Frank*, laquelle, prise à l'improviste, livra bataille». Les soldats mercenaires *Frank* remportèrent la victoire et «prirent tout le butin et tous les prisonniers», etc. (Aristakès

[1] Georg Cedrenus, éd. Bekker (Bonnae, 1839) tom. II, p. 302.

Lastiverttsi, chap. XVI). Cet événement eut lieu en 1054. Mais le torrent seldjoukide n'en inonda pas moins, un peu plus tard, ces régions, et Baberd devint, pendant quelque temps, le lieu de résidence des émirs seldjoukides. La forteresse fut restaurée par Aboul-Haris-Toughril, de la maison de Ghonia (Koniah), par la main du chiliarque Loulou, en 1213, comme cela se voit sur les inscriptions arabes [1].

Les faits sont bien expliqués, entre autres, dans un mémorial riche en données historiques d'un manuscrit arménien du Djarentir [2], datant de 1204, et dont l'acquéreur est le nommé Astwadzatour, «*rayis* (chef des Arméniens) de Baberd» [3].

A propos de Sper, dont nous ne voulons pas faire l'historique, il suffit de mentionner les longs récits des Annales géorgiennes de l'époque de Vakhthang III (1301—1307). On y raconte qu'une grande foule de Turcs nomades, s'élevant jusqu'à 60.000 personnes,

[1] Cf. C. F. Lehmann-Haupt, *Materialien zur älteren Geschichte Armeniens* ... (Berlin, 1907), p. 125 et suiv. Max Van Berchem, *Arabische Inschriften aus Armenien* ... particulièrement p. 152 et suiv., *s. v.* Baiburt.

[2] Choix de discours.

[3] Cf. P. Lévond v. Alichan, *Hayapatoum* (Venise, 1901), p. 448—451.

sous la conduite de «Azat Mosê», envahissaient en été les monts Parkhar; ils ravageaient le Taïq et plus loin encore; leur station hivernale était située «près de Pont», principalement à «Sper et Baberd», etc.[1].

Au XV^e siècle, Sper et Baberd furent un champ de bataille entre les Persans et les Ottomans. Ces localités furent souvent ravagées, incendiées à la suite de ces guerres et livrèrent, chaque fois, un grand nombre de prisonniers à l'ennemi. Les Ottomans s'emparèrent de Baberd en 1473.

Sper et Baberd eurent longtemps à souffrir de la tyrannie mahométane: elles subirent des épreuves de toutes sortes, comme, du reste, les Arméniens des autres régions. Nous n'en citerons qu'un témoignage que les émigrants de l'endroit ont emporté avec eux au village de Djandjgha, dans la province de Tjawakh. Il provient du mémorial d'un Machtots[2], datant de 1694: «Nous étions, dit-il, entre les mains des infidèles et des cruels tyrans, comme un navire surpris par la tempête: ils volaient et pillaient indistinctement»[3].

---

[1] Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie* ... (Saint-Petersbourg, 1858), tome I, 1, p. 626—630.

[2] Rituel, cérémonial.

[3] Cf. Lalayian, *Tjawakhq*, p. 314—315.

Malgré cela, Hakovb Karnétsi qui écrivait vers la fin du XVII^e siècle, et qui a laissé une topographie abrégée, mais très intéressante, des territoires du vaste pachalik de Karin (Erzeroum) mentionne la province de Baberd comme étant «un pays doux et agréable, et la demeure des Arméniens». Les habitants, dit-il, sont «des chrétiens charitables et hospitaliers».

Pour le district de Sper, il dit que «tous les habitants du pays sont Arméniens», et il ajoute: «De nombreuses églises, maintenant ruinées et abandonnées, sont entre les mains des Tadjiq (Turcs)»[1].

C'était d'ailleurs la méthode des Turcs. Partout où ils mettaient le pied, ils s'emparaient d'abord des couvents, des églises, ainsi que des terres des particuliers, et les donnaient aux janissaires, qui devenaient des *bêks*, ou de véritables tyrans des villages. C'était un des facteurs principaux de l'islamisation forcée.

Aujourd'hui, les choses ont en partie changé, car Baberd et Sper ont pris part à la grande émigration de la province de Karin qui eut lieu en 1828, après la guerre russo-turque, où les Russes s'emparèrent de

[1] Cf. Hakovb Karnétsi, Տեղագիր վերին Հայոց, éd. K. Kostaniants (Etchmiadzin, 1903), p. 15—17; trad. française par F. Macler (Paris, 1919).

Baberd et en démolirent les fortifications. Cette émigration se dirigeait vers Akhaltskha, etc., sous la conduite de l'évêque Karapet, de Karin, originaire de Hounout. Cette grande vallée de Sper, Hounout, est devenue, depuis lors, en grande partie mahométane. Il y existe cependant encore une communauté arménienne, mais bien petite, comparée au nombre de ceux qui ont embrassé le mahométisme.

La province de Baberd est très favorable à l'agriculture; aussi le gouvernement turc y a-t-il installé une partie des émigrés du Caucase, la plupart originaires des environs de Kars, lorsque cette ville tomba au pouvoir des Russes, après la guerre de 1878.

Une partie des mahométans de Baberd est donc d'origine étrangère et récente. L'autre partie se compose d'Arméniens musulmans. Baberd est restée une province arménienne qui compte de nombreux villages arméniens. C'est pour cela que les Jeunes-Turcs se sont acharnés sur elle en 1915, lors de la déportation. Ils y ont organisé aussi des massacres [1].

Sper, au contraire, bien que fertile en fruits et en pâturages, n'a guère de terres

[1] Cf. *The Treatment of Armenians.* Documents presented, etc., by Viscount Bryce (London, 1916), p. 4, 13, 242 et suiv.

arables: aussi les mahométans étrangers y sont-ils en petit nombre. Par suite de l'émigration, les villages arméniens, quoique assez nombreux, sont moins peuplés. Il y a peu de manuscrits arméniens où ne soient indiqués les nombreux couvents et églises de Baberd et de Sper: la plupart de ces églises et de ces couvents sont aujourd'hui en ruine et abandonnés. Là où ils sont encore debout, le village est musulman. Pour ne citer qu'un exemple: le manuscrit d'un «haysmawourq» qui se trouve dans le village de Aygétzor, de Sper, a été écrit en 1687, «dans la province de Sper, dans le désert qui s'appelle *Qartzorou-Vanq*». Ce couvent est évidemment le même que le fameux couvent de Saint-Jean, de Sper. Le monastère a subsisté, mais Qartzor est déjà mahométan[1]. Les mines d'argent qui se trouvent dans le voisinage du couvent, et que Kiepert lui-même indique sur sa carte, étaient depuis longtemps abandonnées lors du passage de Koch. On avait dit à ce dernier que ceux qui avaient exploité ces mines étaient des paysans arméniens des villages de Qartzor et de Techatzor (Koch: *Dischadzor*; Kiepert: *Dischandzor*).

---

[1] Cf. M. Sanosian, dans le journal *Arewelq*, No. 5579.

Koch, comme les autres savants, pense qu'il faut chercher ici les mines d'or de la province de «Sispiritis» (ἐν *Συσπιρίτιδι*), près de la localité nommée Kambala (*κατὰ τὰ Κάμβαλα*), où Alexandre le Grand envoya le général Memnon pour y prendre l'or, suivant le rapport de Strabon (c. 529—530). Cependant il est probable qu'il faut chercher cet endroit ailleurs. Nous n'entrerons pas ici dans l'examen de toutes ces questions, ni de l'opinion de Koch suivant lequel l'emplacement actuel de Sper est l'ancienne Kambala[1].

Bien que l'histoire de Sper soit assez connue, d'après les sources arméniennes et byzantines (au temps des Byzantins, les Bagratides de Sper ont souvent joué un grand rôle), il y a cependant quelques points obscurs, comme un peu partout, d'ailleurs, dans les divers territoires de notre patrie: par exemple, où se trouvait la forteresse «Aramaniak» des Bagratides à Sper? (Thomas Ardzrouni, *Histoires*, III, 13). Une autre question encore est de savoir quelle est cette «Nor-Qałaq» (Nor-Kalak), mentionnée spécialement dans les Annales Géorgiennes, par exemple, lorsqu'elles disent

[1] Koch a décrit en détail «la forteresse grandiose dans ses ruines actuelles» de Sper, ainsi que les endroits qui se trouvaient sur sa route. Cf. p. 33—57. Sper a été visité aussi par d'autres.

que «quelques-uns des Turcs se réfugièrent dans la ville de Sper et dans sa forteresse, et d'autres à Nor-Qałaq». Cette dernière fut ravagée par Béka, à son retour de Sper[1]. Evidemment, il ne faut pas prendre, chez ces auteurs, le mot *Qałaq* désignant ces endroits cachés dans les vallées, dans son sens rigoureux[2].

Au moment où Koch passait à Sper, les Turcs venaient de supprimer cette principauté semi-indépendante et l'avaient soumise à l'administration turque; mais la population était encore rebelle. D'autre part, la vallée de *Dzaghkots* (Koch: Sagus; Kiepert: Zagos), qui se trouve sur la route conduisant à Karmirq, était nouvellement islamisée (Koch, p. 55).

Malgré tout cela, et jusqu'à aujourd'hui, le district de Sper a conservé son caractère *arménien*, du fait que les noms des villages et des montagnes sont restés les mêmes. Kiepert en a noté une série; quelques-uns sont des noms corrompus, sous la forme turque, ce qui n'empêche pas de reconnaître immédiatement que ce sont des noms ar-

---

[1] Brosset, ib. p. 629—630.

[2] L'auteur veut dire par là qu'il ne faut pas prendre le mot *qałaq*, «ville», dans un sens rigoureux, mais que cette appellation peut s'appliquer à une localité quelconque de ces vallées.

méniens. Nous lisons, par exemple, à propos de la chaîne de Parkhar, à l'arrière de Djémil, le nom *Kara-Gtur-Dagh*. Le mot turc *Kara* qui signifie *noir*, n'a rien à faire ici; mais, comme le prouve le mot *Gtour*, c'est le nom arménien Qaraktour (Քարակտուր) corrompu par le turc[1].

Il en est de même de *Kara Garmütsh*, dans le district d'Arsis, sur le Djorokh. Ce n'est pas autre chose que le *Qarakarmountj* (Քարակարմունջ)[2], d'après la prononciation actuelle des islamisés de l'endroit. Des corruptions pareilles se rencontrent en grand nombre, un peu partout. Ce ne sont pas les Arméniens islamisés qui sont les auteurs de ces altérations, mais l'administration turque auprès de laquelle les voyageurs prennent leurs renseignements. Quant aux Arméniens, ils ont conservé les noms exactement et correctement.

IV

Kiskim et Thorthoum.

Au delà du district de Sper, sur le cours du Djorokh, et comprenant les vallées qui aboutissent aux deux rives, se trouve le district septentrional de la province de Taïq

[1] Littéralement: «sommet du rocher», en arménien.

[2] Littéralement: «le pont en pierre», en arménien.

(Arménie), «Arsiatspor, près du mont Parkhar, d'où coule Voh (= Djorokh), qui vient de Sper» (Moïse de Khorên, *Géographie*). Aujourd'hui, bien que le centre officiel soit *Kiskim* (Kiepert: Kiskin), l'administration turque est à *Arsis* qui est tout proche (Kiepert: Ersis), du fait que cette dernière localité est plus islamisée.

Lors de la visite de Koch, qui a longuement décrit son voyage dans cette région [1], le centre de ce district semi-indépendant était *Berdagrak*, sur la rive gauche du Djorokh; Hakovb Karnétsi désigne cet endroit ainsi: «jusqu'à *Berdn* (forteresse) *Agrak*», (p. 17). Chez Kiepert, ce nom est devenu *Pertekrek*; chez Koch, *Pertakrek*.

Si, dans notre histoire, Sper est considéré comme un district des Bagratides, Taïq est souvent rattaché à la maison des Mamikoniens. L'aventure de Hmayiak Mamikonian, rappelée ci-dessus et survenue en ce même endroit du Djorokh, en est la preuve; il suffit, pour confirmer ce témoignage, de rappeler un autre incident de notre histoire. Quand les familles des Rchtouniq et des Ardzrouniq allaient rester sans descendance masculine, à l'instigation du chef des eunuques, Artavazd et Vasak Mamikoniens,

[1] Cf. Koch, p. 57—100, 181—182.

prenant les enfants de ces familles encore à la mamelle, «les mirent sous leurs aisselles et s'en allèrent», et «se rendirent dans leur pays, dans les forteresses de Taïq, et y demeurèrent, etc.» (Fauste de Byzance, III, 18; IV, 2).

Nous mentionnerons une autre forteresse un peu plus tard. Puis, les Mamikoniens disparaissent de ce pays, et seuls les Bagratides y dominent. Aujourd'hui, cet ancien district arménien a une population mélangée. Tout d'abord, voisine immédiate de Hounout et du Hamchên, la région qui s'étend au pied sud de Qatjqar, *Khotrtjour*, est un groupe de villages peuplés d'Arméniens catholiques sans mélange. Ce groupe que l'on dénomme «les sept», représente en réalité un plus grand nombre de villages: il ne s'y trouve pas un seul musulman. (Chez Kiepert, ces endroits sont décrits d'une façon peu précise, sous le titre général de *Dörfer von Chodutshur*.)

La même carte de Kiepert indique la partie supérieure, montagneuse, qui commence à cet endroit, par une large tache blanche. Nous pouvons nommer, comme faisant partie de Khotrtjour, le groupement de Mokhrkout, séparé du premier par le mont Eranavogh (Kiepert: *Khotoutjour dagh*), qui est également peuplé d'Arméniens

catholiques; il comprend trois villages, presque sans mélange, vu qu'il n'y a qu'un quartier islamisé. (Kiepert: «Machurgur», inexact; Koch, un peu plus exactement: «Mogurgut».)

Vis-à-vis de ces localités, sur la rive droite du Djorokh, se trouvent aussi des Arméniens catholiques, sans mélange, à Karmirq (Kiepert et Koch écrivent toujours «Karmenik»). Koch avait entendu dire que c'était un village «Firengi» (Frank); mais il ne s'y trouvait que des Arméniens. Koch observe avec raison que «en Asie, les nations se distinguent plus par leur religion que par leur nationalité». Ceux d'entre les Grecs, les Arméniens et les Géorgiens qui sont restés fidèles à leur religion, sont dénommés ainsi du fait de leur religion, tandis que tous ceux qui sont devenus musulmans portent le nom de Osmanlis, etc. Les *Firengi* de Karmirq doivent être pris ici dans le sens de catholiques (Katholik [Koch, p. 57—58]).

Koutrachên est aussi arménien. Cette ligne essentiellement arménienne qui s'étend sur les deux rives du Djorokh a une population assez dense. Une partie des autres vallées renferme une population mélangée, Arméniens chrétiens et Arméniens musulmans (principalement Nikhagh, Ortjnhagh,

Kiskim, Prthikner, etc.; actuellement, aussi Arsis); les autres sont malheureusement complètement islamisées.

L'islamisation du district de Kiskim (ancienne *Berdagrak*) a eu lieu aussi vers la fin du XVIII[e] siècle. A l'époque où écrivait Indjidjian, les églises de Berdagrak étaient encore debout, et les habitants d'une vallée «furent récemment islamisés» (p. 133). Koch tenait ces faits des islamisés eux-mêmes. Les mahométans de ce district, dit-il, étaient encore chrétiens vers la fin du XVIII[e] siècle, et le prince à demi indépendant du district était tombé dans la lutte engagée pour la foi. Son fils, en bas âge, avait été emmené à Constantinople où il avait été élevé dans le mahométisme, puis renvoyé dans la principauté paternelle. Koch avait été l'hôte de ce dernier. «La conversion à l'islamisme de la plus grande partie de la population avait commencé par *un massacre*, comme partout ailleurs où l'on devait introduire la doctrine de Mahomet» (Koch, p. 75).

Lors du passage de Koch, la partie du cours du Djorokh qui, après avoir reçu les eaux de Thorthoum, se dirige vers Artwin, appartenait à un grand district dont le centre était Artwin (Artvin [Koch, p. 81—82]). Indjidjian le partage en deux dis-

tricts, Artwin et Parkhal (Indjidjian, p. 124, 130–132). En tout cas, le véritable bassin du Djorokh, jusqu'aux environs d'Artwin, appartenait à Taïq. Et c'est ici, sur la rive droite du Djorokh, que se trouve le village islamisé actuel de Irkhan (Kiepert: Irchan). Kiepert a indiqué ici avec raison la forteresse de *Erakhani* des Mamikoniens, dont notre ancienne histoire a conservé le souvenir d'un épisode tragique (Fauste de Byzance, V, 18). Le récit de l'historien prouve que les Mamikoniens possédaient de grands domaines de ce côté-ci du Djorokh, puisque Vasak Mamikonien, avec ses troupes, y rencontra son frère Vardan Mamikonien «dans *sa province de Taïq*, dans son château-fort, dont le nom est Erakhani». En tout cas, les noms arméniens atteignent jusqu'à Artwin. C'est dans ces parages que la province de Taïq devenait limitrophe du district de Kghartjq, de la province de Gougarq. A partir des environs d'Artwin, comme cela est naturel sur les frontières, la population devait être mélangée, dès les temps anciens; aujourd'hui, Artwin est une ville arménienne; mais la plupart des mahométans qui s'étendent vers la mer n'appartiennent plus à la race arménienne.

Tous les autres districts de la province de Taïq (sauf Kogh = Kolo, qui se trouve sur les

bords du Kour) appartiennent aux bassins de ces deux fleuves qui, aujourd'hui, d'une façon générale, se nomment les Eaux de Thorthoum et les Eaux de Olthi. Ces eaux sont séparées par une chaîne de montagnes; après avoir coulé séparément, elles finissent par se réunir avant de se jeter dans le Djorokh qui vient de Sper et dont elles doublent presque le débit.

Le sud d'une ligne de montagnes fait partie du district de Thorthoum, tandis que la partie septentrionale revient à Kiskim, où se trouvent toutes les vallées de la rive droite du Djorokh déjà mentionnées. Cette ligne de montagnes s'appelle *Harkéwor* (Kiepert n'indique pas ce nom): elle part du principal défilé où passait l'ancien chemin et aboutit à la forteresse d'Enkouzek (Kiepert: *Jüngüzek*), qui se dresse à pic, et se trouve dans la vallée principale de Thorthoum. Notons, en passant, que, dans ces parages, il est d'usage d'appeler *Dour (Tzordour)* les «entrées» des vallées. Dans un but stratégique, on avait construit dernièrement une chaussée qui, partant de Karin (Erzeroum) passait au défilé de Karin et, gravissant les défilés de Tcharel, descendait dans la vallée principale de Thorthoum, pour aboutir à Arsis. Cette vallée principale commence à cette chaîne

de montagnes qui entoure la plaine de Karin au nord, les monts *Kapouït* «bleus» de l'antiquité, appelés aujourd'hui Doumli par les Turcs, et par les Arméniens «monts de Khatchaphaït» (bois de la croix), d'après une tradition concernant les sources de l'Euphrate. Des sommets de cette chaîne de montagnes qui fournit l'eau à l'Euphrate et au Djorokh, Thorthoum apparaît comme un pays entouré de hautes montagnes, dont toutes les vallées, descendant de hauts plateaux et souvent très élargies, aboutissent à cette vallée principale qui, dans son ensemble, est orientée du sud-ouest vers le nord-est. Le fleuve de cette vallée, les Eaux de Thorthoum, qui recueille toutes les eaux des autres vallées, aboutit finalement au joli lac de Thorthoum formé, à la suite d'un tremblement de terre, par l'écroulement d'une partie du mont Khars qui a obstrué la vallée. La partie la plus profonde du lac se trouve près du village de *Dzkhik* (Kiepert: Chyk). L'eau s'est frayé un passage au-dessus de ce village et forme l'une des plus belles et des plus hautes cascades du monde, près du village arménien de Thew; après quoi, elle se réunit aux eaux d'Olthi.

C'est un pays où, dès l'antiquité, se sont passés bien des événements historiques, comme ceux que nous avons mentionnés

précédemment. Il s'y trouve une quantité d'églises et de forteresses anciennes, les unes ruinées, les autres encore debout. Ce n'est pas sans raison que nos ancêtres employaient souvent l'expression *Amourq Taïots* «les forts de Taïq». Il est heureux que, lors de l'islamisation, quelques anciennes églises, converties en mosquées, aient été complètement ou en partie épargnées. La magnifique église de Banaks ou Banaskert, dans le bassin des Eaux d'Olthi, était encore debout à l'époque de Koch, mais complètement abandonnée (Koch, p. 243—246): actuellement, ce n'est plus qu'un monceau de ruines. Koch appelle cette église «la plus belle et la plus sublime qu'il ait jamais rencontrée dans tout l'Orient, Constantinople excepté». Cela rappelle ce que Hakovb Karnétsi avait écrit: «de grands couvents dans cette vallée, dans les villages de Khakhou, Ochk et Ichkhan, *qui n'ont pas leur pareil*, sauf Sainte Sophie de Constantinople» (p. 17). Koch avait aussi entendu parler de l'église d'Ichkhan qui était semblable à celle de Banaks, quoique encore plus grande; mais il n'avait pas pu la visiter.

Le village d'Ichkhan est situé au confluent des Eaux de Thorthoum et des Eaux d'Olthi. Cette localité se trouve mentionnée dans l'histoire (village des princes «ichkha-

nats giugh») surtout pour le fait que Nersès III, le «constructeur» (641—661), était né dans ce village et y avait habité quelque temps, même après qu'il fut catholicos. Ce Nersès est célèbre par la construction de nombreuses églises, et en particulier de Zwarthnots[1].

Les jolies constructions de Ochk (Kiepert: Oshk) ne sont pas dans le village même; elles se trouvent dans la partie supérieure de la vallée. Les indigènes l'appellent *Ochk-vanq* (Kiepert, seulement: *Vanq* «couvent»). La belle église, qui subsiste encore, commence déjà à s'abimer: il en est de même des autres belles constructions. Il y a en particulier toute une série de chapelles funéraires qui ont été transformées de nos jours en habitations. *Ochk* (et nom pas Oghk)[2] est une forme nouvelle; la forme ancienne de ce nom est mentionnée dans l'histoire sous le nom de «Achounq»[3].

[1] Cf. Jos. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa* (Wien, 1918), I—II, p. 188 sqq; 486 sqq; 682 sqq.

[2] Dans l'édition de Hakovb Karnétsi, on a imprimé «Oghk», d'où Macler (p. 24), induit en erreur, a cru que c'était le même nom que celui de la forteresse de Oghakan. Mais Oghakan est situé sur l'Aradzani, dans le Tarôn.

[3] Cf. Vardan l'historien, éd. Venise, 1862, p. 85.

La plus belle église est celle de Khakhou[1]. C'était jadis un lieu de pélerinage célèbre, à l'entrée de la vallée de Vkhik (Kiepert: Vychyk). L'église d'*Agrak* (Kiepert: Ekrek) aussi est belle. Nous ne mentionnons pas les autres; elles ont moins d'importance. Inutile de chercher d'autres preuves: ce que nous venons de dire suffit pour montrer quel beau pays chrétien était cette région.

Autant qu'on peut en juger, c'est en 1455 qu'a été écrit à Agrak cet Evangile qui mentionne les districts «de *Khakhou* et de *Thorthom*»[2]. Ces derniers correspondent, sous d'autres noms, aux districts anciens de *Azordats-por* et de *Oqaghê*. Le nom du premier s'est conservé jusqu'à ce jour dans le village du même nom, *Azord* (Kiepert: Azor). Observons, en passant, qu'il serait étrange, comme l'ont fait certains philologues, d'identifier avec ce nom le pays d'*Aghôri*» (ou Aghori), et «la forteresse de *Hawadjitch*» (Aristakès Lastiverttsi, chap. I et XVIII; Etienne Asoghik, III, 43), en le transcrivant par «*Azordi*».

---

[1] Ou Khakou, ou Khakho. Voir une belle fenêtre de l'église de Khakho dans la revue *Syria*, t. I (1920), p. 256, fig. 2.

[2] Cf. Léwond v. Phirghalémian, *Nôtarq Haïots* (Constantinople, 1888), No. 204, p. 179.

Si l'armée de l'empereur Basile avait atteint ces vallées profondes, comment a-t-elle pu ensuite «passer par les Harq et Manazkert» (Lastiverttsi) et comment a-t-elle pu venir ici, quand elle était «en route entre Hachtênq, Dzophq et Khordsean» et «parvenir dans le district des Archamouniq», et de là à Hawadjitch (Asoghik)?

Quant à Oqaghê, c'est une localité oubliée aujourd'hui: sa place a été occupée par Thorthoum, qui était le nom de la forteresse et de la petite ville, ou, plus exactement, du bourg qui s'étendait à ses pieds. Cette localité est devenue de nos jours un centre, et a donné son nom à l'ensemble de la région de *Thorthoum*.

A l'époque où écrivait Indjidjian, «on raconte que les habitants arméniens de Thorthoum, lassés de la tyrannie et pressés par les privations, se convertirent en général à la religion musulmane»; quant aux villages, ils étaient habités en partie par les Arméniens, en partie par les Tadjiq (musulmans) [p. 93—94].

Aujourd'hui les choses ont empiré; malgré cela, maintenant encore, ce pays a une population mélangée. Il y a une série de villages arméniens, en partie mixtes; d'autres, sans mélange. Ces villages se trouvent dispersés un peu partout, et quelques-uns ont

une population très dense. Ainsi, le village de *Khakhou* est en majorité peuplé d'Arméniens; mais, tandis que *Aprnês* (Kiepert: Abernes) est arménien, *Qtskha*, la vallée populeuse d'en face, a cessé de l'être (Kiepert: Kyscha).

Une statistique, établie en 1880, relative aux villages arméniens et islamisés de Thorthoum, indique Qtskha comme une vallée ayant une population chrétienne de 800 feux[1]; mais aujourd'hui les Arméniens de Qtskha sont déjà islamisés.

Prenons comme exemple la côte montagneuse, au sud-ouest de cette région, où se trouve une série de villages arméniens. Le plus élevé de ces villages, *Norchên*, arménien catholique, est un gros village; mais celui d'à côté, *Khachout*, et son voisin, *Méghous*, sont devenus musulmans. Le village de *Vakhthikans* a une population mixte, tandis que sont devenus musulmans les villages voisins historiques de *Géghik*, avec sa forteresse (Kiepert: Kegik), et de *Vardachên* (aujourd'hui *Vardchên* et *Vartchên* [Kiepert: Vartschin]), où étaient campées les troupes persanes de Hazarawoukht, lorsqu'«en allant

[1] Cf. Êphrikian, Ինաշխարհիկ բառարան . . . (Venise, 1907), t. II, p. 51; cf. aussi A-Dô, *Les vilayets de Van, Bitlis et Erzeroum* (Eréwan, 1912), p. 201 [en arménien].

à Oqagh» (= Thorthoum), elles poursuivaient Vahan Mamikonian (Lazar de Pharbi, 79).

Le village de Zénaks, lieu de naissance «du bienheureux prêtre Abraham», du groupe des Léwondianq (Lazar de Pharbi, 53. Kiepert: Zinager), actuellement «Zinagir» et aussi «Zinawor», est devenu musulman, bien qu'en suivant cette vallée, on rencontre les villages de *Garnkots* (Qarenkos: Kiepert: Karangots), *Khozbrik* (Kiepert: Chosprik, ancien *Khazbrik*), etc. qui sont restés chrétiens. *Sagher* est musulman aujourd'hui, tandis qu'en face *Rapat* est arménien catholique. Ainsi, partout dans cet ancien pays arménien, la majorité des villages est devenue musulmane.

Observons que nombre de ces noms modernes sont en réalité les anciens noms. Les autres ont été altérés, au cours des siècles; d'autres se prononcent de nos jours de diverses façons. Un ancien manuscrit arménien, de l'an 986 de J. C., qui se trouvait dans la collection de l'institut Sanasarian de Karin (Erzeroum)[1], contient de nombreux mémoriaux concernant les ventes et les achats et le partage des héritages. Ces mémoriaux bien que mal écrits, très

[1] Cf. Hr. Adjarian, Յուշ, No. 1, p. 1—2.

difficiles à lire et pleins de fautes, sont en tout cas fort anciens (comp. les locutions «pristimonta, etc.»), et, selon toute apparence, ils sont de Thorthoum. On y mentionne les villages de «*Khska*», sans doute le *Qtskha* actuel; l'un des témoins est «Achot Ch[ri]staphor de *Saghrkouts*», qui est évidemment le *Sagher* actuel.

Nous n'avons pas besoin d'entrer dans le détail de ces noms difficiles à lire. Dans les manuscrits de l'école Ardznian de Karin (Erzeroum) se trouve un vieil Evangile, le No. 807[1], «dont le nom est *Père Antoine*»; il appartenait jadis à l'église du village de «*Otoq* qui se trouve dans le pays de Thorthoum». Comme il avait été gâté («il y eut un incendie», etc.), il fallut le restaurer. Cette restauration fut faite par Araqél, du village de Thouandj, région de Karin. Il se rendit à Otoq, sur l'invitation et en compagnie «de l'archevêque Ghoukas (Luc) qui était le prélat du pays». «Nous nous rendîmes au village de Otoq; notre arrivée étant connue, les prêtres et les notables vinrent à notre rencontre et nous firent une bonne réception, etc.» La date de ces événements et de la reliure est de 1591 de J. C. Aujourd'hui, dans la grande vallée

[1] Cf. Hakovb v. Qôsian, Յուցակ, No. 6, inédit.

d'Otoq (Kiepert: Odek) il n'y a plus de chrétiens. Tout est islamisé.

En effet, dans cette année, ou l'année précédente, les Turcs s'emparèrent définitivement, entre autres, du district de Thorthoum. Ils y étaient déjà entrés en 1514 et surtout en 1549 et s'étaient emparés de toutes les forteresses. La date de la dernière prise de possession est donnée par nos Annales quand, par exemple, pour l'année 1590, elles marquent qu'«il y eut un grand deuil dans la ville [de Karin], car ils *s'emparèrent des vallées de Thorthoum*»[1].

Il y eut là une islamisation en masse, en 1643, lorsque, comme le rapporte Hakovb Karnétsi, Djafar Mollah, fit un recensement de la population, dressa un régistre et imposa une lourde capitation[2]. Ceux d'entre les Arméniens de langue et de nationalité qui appartenaient à l'église géorgienne, «*se convertirent à la loi de Mahomet, par crainte des impôts*». Hakovb Karnétsi est très explicite à ce sujet: «la moitié des habitants du pays, dit-il, était arménienne de nationalité; l'autre moitié était géorgienne de

[1] Cf. Դիւան պատմութեան Հայոց, public. de Giut qahana Aghanian, t. X, p. 102.

[2] En turc «Kharadj» = Taxe imposée *aux chrétiens seuls* et qui les poussait à embrasser l'islam pour en être exemptés.

religion, mais *elle parlait la langue arménienne*» (Hakovb Karnétsi, p. 17—18).

Les expressions «arménien de nationalité» et «géorgien de religion» sont deux antithèses au point de vue de la religion, mais non au point de vue national, comme cela se voit par l'autre expression: «en langue arménienne»[1]. Ces derniers étaient «Géorgiens», de la même façon que les Arméniens dont il a été question plus haut et qui étaient appelés *Firengi* ou *Frank*. De même que, sous les Byzantins, nous avons eu de nombreux Arméniens «Horom», dont il existe encore des représentants de rite grec et qui parlent encore l'arménien (arménogrecs), par exemple, à Akn, etc., de même, par suite des événements historiques, nous avons eu des Arméniens «Géorgiens de religion», sans compter une foule d'Arméniens désormais perdus, devenus Géorgiens ou Grecs.

Faisons une courte observation à ce sujet. La province de Taïq, avec la plus grande partie de l'Arménie, resta sous la domination persane, quand les Romains et les

[1] Nous faisons cette observation, car Macler a compris, avec hésitation, bien qu'il ait traduit, avec un point d'interrogation, «par moitié ... en tant que race et religion (?)»; l'expression de Karnétsi n'a pas ce sens et ne pouvait pas l'avoir.

Sassanides se partagèrent l'Arménie arsacide (387); tandis que la Haute Arménie (Baberd, Sper, Erznka, Karin, sans mentionner les provinces plus méridionales) passa sous la domination romaine: ils la laissèrent provisoirement sous l'autorité de deux rois. Ainsi, comme pendant des siècles auparavant, le Taïq partagea, pendant quatre siècles au moins, le sort de l'Arménie et eut la même histoire. Il en a été fait mention à propos des événements qui se sont déroulés dans ces partages, à l'époque de Vardan et Vahan Mamikonian.

Au cours des temps, les Bagratides avaient acquis des domaines en deçà de Babert-Sper, dans le Taïq, comme ailleurs aussi. Ils cherchèrent et finirent par réussir à reconstituer l'Arménie avec sa belle capitale, Ani; mais ils ne purent lui rendre ses anciennes et larges frontières du temps des Arsacides.

Achot le Bagratide (787—826) s'emparant d'Artanoutch, etc., posa les fondements de la principauté de Kghartj ou de Gougarq-Taïq. La principauté arménienne s'adjoignit, en plus des districts de Gougarq et de Taïq, de nombreux districts géorgiens (Meskh, etc.). C'est ainsi qu'elle finit par devenir un Etat à population mixte. Le X^{e} siècle est le plus prospère de son existence.

Les Arméniens donnent souvent à cette principauté le nom de «Taïq» (cf. p. ex. Տանն Տայոց «de la maison de Taïq», dans Aristakès Lastiverttsi, chap. I, etc.; mais aussi «la principauté du curopolate», chap. XVII, et autres semblables, ailleurs).

Les sources géorgiennes font dériver *Klartjêthi* du district de *Kghartjq*, qui prend, de ce fait, un sens très large. Quant aux Byzantins, ils l'appellent tout simplement *Virq* «Géorgie», appellation qui n'est naturellement pas inconnue de nos écrivains. Ce mot *Virq* indique, dans notre littérature historique ancienne, une partie des territoires soumis à la principauté de Gougarq; il marque cependant une distinction d'avec la Géorgie proprement dite, qui a toujours eu ses propres rois et ses propres princes. Par suite de la négligence à établir cette différence il en est résulté une discordance complète entre nos sources anciennes, d'une part, et, d'autre part, les sources géorgiennes qui nous fournissent des renseignements sur les noms des princes et sur l'histoire des «Géorgiens». En réalité, ces deux ordres de sources nous rapportent l'histoire de lieux et de princes différents. Les Byzantins donnaient le titre de «curopalates» aux princes de Taïq-Kghartj. Les discussions et querelles religieuses, surtout celle relative au concile

de Chalcédoine, occasionnèrent des dissensions entre les Grecs et les Arméniens, et furent aussi la cause de disputes et de scissions entre les églises arménienne et géorgienne.

Les Bagratides de Taïq-Kghartj, unis par des liens de parenté avec les maisons Abkhaz, Géorgienne, etc., n'avaient pas oublié les liens qui les unissaient aux Bagratides d'Ani : ils étaient, au point de vue religieux, partisans de l'église grecque et, en particulier, de l'église géorgienne. Déjà à cette époque, au IX^{e} et au X^{e} siècle, l'Eglise géorgienne avait commencé à exercer une prépondérance marquée dans le Taïq ; et déjà alors il devait y avoir, en outre de la classe dirigeante, ecclésiastique et laïque, une masse populaire d'Arméniens du rite géorgien. Ces Arméniens rattachés à l'église géorgienne ont fourni une contribution importante aussi bien à la littérature géorgienne qu'à la littérature arménienne : ils ont traduit de l'arménien en géorgien un grand nombre d'ouvrages qui se font de plus en plus connaître.

De plus, les noms des personnages célèbres mentionnés dans les inscriptions et les mémoriaux géorgiens sont en majorité purement arméniens (comme Tjotjik patrik, etc.), sans compter des noms communs ba-

gratides et ceux des seigneurs arméniens (Bagarat, Smbat, Atrnerseh, etc.).

Nous ne pouvons pas entrer dans de plus amples détails à ce sujet.

Au XI^e siècle, les Byzantins inaugurèrent une politique néfaste. Ils renversèrent le royaume bagratide d'Arménie et détruisirent aussi la principauté de Taïq[1]. Le grand curopalate David, de Taïq, mort empoisonné (1000) par le parti byzantin, avait, soi-disant, légué par testament ses provinces à l'empereur Basile: testament qui avait beaucoup d'analogie avec celui qu'on avait fait valoir à propos d'Ani. Le résultat en fut que le torrent seldjoukide qui commença un peu plus tard, se répandit sans résistance, détruisit, non seulement l'Arménie et le Taïq, mais presque aussitôt la plus grande partie de l'empire byzantin, et s'empara de toute l'Asie Mineure.

Les Bagratides, il est vrai, qui étaient déjà Géorgiens[2], réussirent, en unissant les

[1] Cf. Aram Akoulian, *Einverleibung armenischer Territorien durch Byzanz im 11. Jahrhundert* (Gruningen, 1912).

[2] A propos des Bagratides, outre l'œuvre la plus récente de Joseph Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge* (Leipzig, 1903), p. 391—465, voir l'ouvrage *Bagratouniats dzagoume*, augmenté et corrigé, par l'auteur: I. La généalogie des Bagratides arméniens. II. L'origine des Bagratides géor-

trônes d'Abkhazie et de Géorgie, à reconstituer la Géorgie, à recouvrer une partie du Taïq, à faire de Tiflis leur capitale, et, finalement, à s'emparer au moins d'une partie de la principauté d'Ani. Tant que ces différentes races, de même que les Arméniens, furent d'accord, en s'appuyant uniquement, après la chute d'Ani, sur ces Bagratides de Géorgie, cet Etat fut prospère, surtout au XII^e^ siècle. Mais au XIII^e^ siècle, cet Etat qui s'était passablement agrandi, périclita par suite des divisions provenant de la prépondérance du système féodal, des dissensions intérieures, des querelles religieuses et des persécutions exercées surtout contre les Arméniens. En 1269, Sargis fonda la principauté de Samtskhé, dont le centre fut Akhaltskha. Ces princes, appelés *athabeks*, s'emparèrent aussi d'une partie du Taïq. Cette province fut donc pendant assez longtemps sous la domination d'une principauté arméno-géorgienne, et, naturellement, aux familles arméniennes succédèrent souvent, au cours des siècles, des familles géorgiennes. L'église de rite géorgien se répandit davantage, etc.

---

giens, trad. par le P. Mesrop v. Hapozian (Vienne, 1913 [Bibliothèque nationale, No. 73]). L'ouvrage traitant des Bagratides du Tarôn n'a pas encore paru; il est sous presse.

Mais la vraie population géorgienne (Meskh, etc.) ne put, même en quantité minime, pénétrer dans le Taïq. Dans toute la région, on ne rencontre aucun village dont le nom soit géorgien: tous sont arméniens, jusqu'à ce jour.

Les choses en étaient là lorsque les Turcs, à la suite d'une victoire sur les Persans sous la suzeraineté desquels se trouvaient Tiflis et Akhaltskha, s'emparèrent de Thorthoum, en 1549; et, après la bataille de Tcheltir (1578), ils firent la conquête de tous les territoires de cet *athabékat*, qu'ils conservèrent, depuis le traité de 1590 jusqu'en 1828.

Aussitôt commencèrent les persécutions. Les petits princes, du moins une partie d'entre eux, se hâtèrent d'embrasser l'islamisme, pour préserver leurs intérêts personnels. L'athabek Béga III se fit musulman pour sauver sa principauté, et prit le nom de Safar pacha (1625). Son successeur, Yousouf pacha, à partir de 1635, fut un fanatique mahométan: la persécution redoubla de violence, au point qu'en peu de temps, l'élément pur géorgien (Meskh, etc.) était devenu complètement musulman: l'église géorgienne — qui était indépendante de celle de Tiflis — avait cessé d'y exister. C'est à peine si quelques paysans

géorgiens étaient demeurés chrétiens, «sans pasteurs», dispersés ça et là (cf. Brosset, *Histoire* . . ., II (1, p. 199—238).

On comprend que, dans ces conditions, les Arméniens de rite géorgien qui se trouvaient dans le Taïq (restés Arméniens de nationalité et de langue) privés de hiérarchie ecclésiastique et de pasteurs, furent islamisés en masse (1643) «à cause de la capitation». Au moment où Hakovb Karnétsi écrivait (dernier quart du XVII^e^ siècle), il pouvait encore se réjouir, en constatant qu'une partie au moins des Arméniens «étaient restés dans leur foi, par la miséricorde du Christ et les prières du saint Illuminateur» (ibid.). Mais leur tour devait venir, et l'islamisation forcée y prit de grandes proportions, non seulement dans le cours du XVIII^e^ siècle, mais encore au XIX^e^ : nous avons mentionné précédemment le cas des 800 maisons arméniennes de Qtskha.

Au temps de ces persécutions, comme lors de l'émigration de 1828, un grand nombre d'habitants quittèrent ces vallées et s'enfuirent. Au moment où Koch passait à Nariman (ancienne *Mamrouan*), la plupart des villages de ce district étaient déserts, et «si nous examinons la carte du théâtre de la guerre russo-turque, nous y rencontrerons une foule de villages dont le nom

seul existe encore aujourd'hui» (Koch, p. 261). C'était aussi la conséquence d'une révolte des princes mahométans, à demi indépendants, des districts de Taïq (au cours de cette révolte, les seigneurs d'Artwin et d'Olthi ont joué le principal rôle): les Turcs l'avaient réprimée, selon leur méthode bien connue.

Ces villages abandonnés étaient arméniens: une partie seulement en est restée arménienne, les autres ont été, soit islamisés, soit occupés en petit nombre par des musulmans immigrés. Nariman appartient déjà à ce grand bassin dont le centre est Olthi (anciennement Oukhtiq), vers lequel convergeaient les autres districts de Taïq; quelques-uns ont conservé les noms anciens jusqu'à ce jour (ainsi *Partizatspor* est l'actuel *Partéz* (Kiepert: Bardus).

Ici encore, toutes les vallées et leurs cours d'eaux ont gardé leurs noms arméniens, quoique légèrement altérés. Nous avons déjà cité *Banaks* ou *Banaskert* (Kiepert: Panaskert), qui a été contracté en turc sous la forme Pennek (comme l'écrit aussi Koch). De cette forme facilement reconnaissable dérive *Phanak*, que l'on écrit quelquefois de nos jours. On reconnaît *Bantjrout*, si on l'écrit, avec Kiepert: *Pandjuret*. Dans beaucoup de noms propres com-

posés, la finale *dsor* s'écrit sur les cartes *sor*; par exemple, *Karisor*, etc.

Quoi qu'il en soit, nous n'en dirons pas davantage sur le bassin d'Olthi, vu que l'ancienne population a bien changé, surtout depuis 1878, dans la partie restée entre les mains des Russes. Une partie des indigènes a émigré; de nouveaux habitants sont venus, et ce mouvement continue jusqu'à ce jour. C'est pour ce motif que nous ne prendrons pas en considération la partie russe du Taïq dans les observations qui vont suivre.

La situation actuelle des autres parties de Taïq, c'est à dire des districts de Kiskim et de Thorthoum, ci-dessus décrits, est la suivante: tout d'abord, sur toute cette ligne, comme nous l'avons vu en passant, il y a encore aujourd'hui une importante population d'*Arméniens chrétiens*, même de nombreux villages, sans mélange étranger. Les villages arméniens, bien qu'occupant des terres moins fertiles, sont incomparablement supérieurs, aussi bien au point de vue économique qu'au point de vue de la civilisation. Il s'y trouve en outre, bien qu'en très petit nombre, des mahométans nouvellement arrivés, et ce sont eux, comme partout ailleurs, qui représentent l'élément fanatique; toujours prêts, d'ailleurs, à

émigrer, selon le changement des circonstances. La très grande majorité des mahométans est formée d'Arméniens devenus musulmans, au milieu desquels on compte, comme élément fanatique, outre les fonctionnaires peu nombreux, des *mollahs* et des *bêks*, en tant que ces derniers sont des indigènes; il s'y trouve, en outre, quelques officiers ottomans qui, mis à la retraite, sont revenus dans leur pays. Cet élément dominant, dont une partie n'est pas indigène, forme une infime minorité, comparée à la majorité écrasante des villageois.

D'un bout à l'autre, ce pays a conservé son cachet arménien: tous les noms de lieux sont restés arméniens, non seulement les villages islamisés, mais dans le détail même, les divers quartiers des villages et leurs subdivisions, les montagnes, les fleuves, les rivières, les champs, les pierres, les rochers (p. ex. *Arter*, *Qarout*, *Tjaghtsener*, *Sorout*, *Khstorout*, *Meghratjour*, etc.).

Au point de vue de la langue, la première impression qu'éprouve le voyageur étranger, c'est que la majorité de la population ne parle plus que le turc. Mais il est bon de remarquer d'abord que l'Arménien mahométan devait, surtout depuis l'époque hamidienne, dissimuler même les apparences extérieures d'arménisme, pour

éviter la persécution : c'est pour cette raison qu'il évite de parler avec les étrangers en une langue autre que la langue turque officielle.

En second lieu, ce langage turc est bizarre, et les voyageurs européens ne peuvent pas s'en rendre compte. Ici, à Kiskim, et à Thorthoum, partout où ils ne parlent effectivement que le turc, c'est un mélange d'arménien, encombré de mots arméniens de toutes sortes. Il suffit de citer quelques mots comme exemples : *Grik* et *adzik* (blé), *lazout* (maïs), *herk* (labour), *kiam* (= kam sorte de fléau plat à pierres tranchantes dont on foule les tiges de blé pour en extraire les grains, lat. tribulum), *parakh* (bercail), *kotoch* (corne), etc. ; — *bantjar* (navet ; légumes), *tchamitch* (raisin sec), *ptghi* (betula alba), etc. — *qareph* (un mets), *tchorthan* (lait caillé durci), *hounapour* (soupe à cornouilles), *phokhind* (farine polenta), *therkhach* (à moitié cuit), etc. — *kapan* (défilé), *kawar* (bardeau, en allemand *Schindel*), *thathman* (gant), *poloz* (oblong), etc. — *khnami* (allié), *qéri* (oncle maternel), etc. qui sont tous arméniens.

Le P. Matthêos v. Hadjian, qui fut victime de la barbarie turque en 1915, a étudié les particularités du dialecte de Khotrtjour et de Taïq et a consacré de longues années à en dresser une liste (inédite) ; il a pu recu-

eillir de la bouche des ouvriers qui parlaient le turc, en particulier, les mots concernant la construction des maisons, etc. Eh bien, lorsque celui qui écrit ces lignes attirait l'attention sur ces mots — qui sont des mots arméniens — on lui répondait: «C'est ainsi que l'on dit dans notre village». Souvent les équivalents turcs étaient complètement inconnus de ses interlocuteurs.

Le souvenir du passé et le sentiment national — autant, du moins, qu'il est possible en Turquie de parler de ces sujets avec ceux qui ont la mentalité musulmane — ne sont pas complètement éteints. Il existe même des vallées où, pour les Arméniens mahométans, les noms de famille suivants sont courants, comme *Kostan*-oghli, *Kirakos*-oghli, *Gaspar*-oghli, *Mantch*-oghli, *Papakêr*-oghli («papakêr», du mets «papah»), *Kopal*-oghli (Kopal-gourdin), et d'autres semblables.

La vallée de Khéwak, la plus élevée au pied de Qatjqar, est devenue musulmane, en même temps que le Hamchên, il y a longtemps déjà, et il n'y reste qu'un petit nombre de chrétiens. Ces mahométans se souviennent encore aujourd'hui de leurs liens de parenté avec les chrétiens qui depuis longtemps ont émigré et ont quitté le pays pour échapper à la persécution religieuse.

Celui qui écrit ces lignes a eu l'occasion de rencontrer à Karin (Erzeroum) des mahométans de Khéwak venus en visite chez des parents chrétiens et qui parlaient l'arménien.

A mes questions souvent répétées, à Thorthoum et ailleurs, pour savoir ce qu'ils étaient en réalité, ils me répondaient toujours par la même formule stéréotypée des islamisés: «*Nous sommes islam*». Mais ces *islam* savaient qu'il existe différentes races d'*islam*. Quand nous leur demandions s'ils étaient *Turcs*, *Laz*, ou autres, ils répondaient catégoriquement *non*, ajoutant qu'ils n'étaient ni Turcs, ni Laz, ni Gurdji (Géorgiens), ni Kurdes, ni Tcherkess (Circassiens); en d'autres termes, ni une nation, ni une race particulière à ce pays. Mais ils ne peuvent pas dire non plus: *nous sommes Arméniens*, car *Arméniens* et *chrétiens* sont *devenus ici synonymes:* il en est de même en beaucoup d'autres endroits. «Nos aïeux ont trouvé la vraie religion (islamique), et cela nous suffit», telle était leur dernière réponse. D'autre part, ils se vantaient souvent que c'étaient «leurs aïeux» qui avaient fait construire ces magnifiques églises, les unes encore debout et transformées en mosquées, les autres en ruines. Il va sans dire qu'ici la femme arménienne musulmane a mieux

conservé son dialecte et ses habitudes chrétiennes.

L'Arménien musulman a changé de religion, sous la tyrannie; mais sa condition n'est pas meilleure aujourd'hui que celle du chrétien. Il a sans doute, par sa conversion à l'islam, évité les souffrances de ce dernier; mais, d'autre part, il s'est trouvé sans appui et est devenu un esclave entre les mains des *bêks* improvisés. Ici, les *bêks* laz jouent le même rôle qu'ailleurs les *bêks* kurdes, avec la connivence de l'administration turque. Les magnifiques vergers de ce pays se trouvent en grande partie entre les mains des *bêks*, et souvent le paysan est obligé d'acheter ses propres fruits à ces *bêks*, pour aller les vendre à Karin (Erzeroum) et pouvoir ainsi pourvoir aux besoins indispensables de sa pauvre famille. Un lopin de terre sur le flanc d'une montagne peut à peine lui assurer un pain de seigle: En un mot, c'est un paysan pauvre, endurant, attaché à la terre. Les moyens de transport dans ces défilés à peine praticables sont le cheval et le mulet.

* * *

De la mer Noire à Karin, nous avons vu une série de districts dont *la population, dès les temps anciens, était arménienne et ex-*

clusivement chrétienne jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle. *L'islamisation forcée* qui a commencé à cette époque, accompagnée de massacres, a pris des proportions énormes dans le cours du XVIII^e^ siècle, a continué au XIX^e^ ; mais le *caractère arménien* est partout demeuré intact, et, de même, en beaucoup d'endroits, la *langue arménienne.* D'un bout à l'autre, du Hamchên et de Sew Get, sur les bords de la mer Noire, jusqu'à Baberd-Sper et à Kiskim-Thorthoum, il n'y a que des *noms arméniens.* Sous une administration paisible, quand l'oppression mahométane, tyrannique du Turc aura disparu, l'islamisme restera sans doute parmi ces populations ; mais la langue arménienne sera de nouveau parlée soudain, même dans les endroits où la langue turque semblait définitivement établie. En tout cas, l'Arménien musulman vivra en bon voisinage avec l'Arménien chrétien, comme il l'est déjà en beaucoup d'endroits.

Jacobus Vard. Dashian

La population arménienne